

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 71

MONTREAL, 29 AOUT 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro

LA FAMILLE DE SA SAINTETÉ LE PAPE PIE X



Mme Sarto, née Marguerite Sanson, mère du Pape Pie X



Mme Teresa Parolin, sœur de Pie X



Le beau-frère et la sœur du pape, M. et Mme Parolin Sarto et leurs enfants

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION.

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.1

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

ENTRE-NOUS

Deux sujets très importants absorbent en ce moment l'attention de notre pays, et, chose assez gênante pour un causeur de profession, il m'est presque défendu d'en parler d'une manière vraiment sérieuse et surtout de les discuter.

Pourquoi ? Ah ! pourquoi, parce qu'ils font partie intégrale de la politique, et qu'il est bien entendu que le rôle de notre journal est de distraire, d'instruire sous une forme agréable, et pas du tout de s'occuper de politique.

Le premier de ces sujets, la question de construction d'un nouveau chemin de fer reliant l'Atlantique au Pacifique, projet grandiose par excellence, intéresse certainement tous les lecteurs de l'Album Universel, mais comme les politiciens se sont emparés de la chose comme d'une pâture et qu'il se déchirent à belles dents, ce n'est pas une affaire qui entre dans le cadre de nos conventions.

Un politicien journaliste très intelligent, très habile, dont on parle beaucoup, que vous connaissez tous et qui s'est acquis, me dit-on, la réputation de changer assez souvent "d'idée fixe", me semble cependant avoir dit un mot très vrai : "Un chemin de fer n'est jamais inutile."

Le mot est parfaitement juste, car nous n'en sommes plus au temps de M. Thiers, qui déclarait à la Chambre française, vers 1835, que les chemins de fer ne serviraient jamais à rien, et les événements ont prouvé que le grand homme d'Etat s'était complètement mis le doigt dans l'oeil. Il l'a reconnu plus tard.

◆◆◆ L'autre sujet est aussi intéressant, puisqu'il consiste dans la discussion des mesures à prendre pour donner le coup de fouet aux affaires et augmenter notre commerce, mais, comme il y a anguille sous roche, une énorme anguille, très dangereuse, qui a nom "Impérialisme", vous voyez immédiatement que la politique a encore son mot à dire, et que je ne puis en parler sans danger, à moins que de l'effleurer au point de vue psychologique.

Les Anglais d'Angleterre nous ont prouvé, une fois de plus, au congrès de Montréal, qu'ils ne ressemblent guère à leurs congénères d'Ontario, sous le rapport des connaissances, de l'instruction et du savoir-vivre.

Les Anglais de la province-soeur (chère soeur !) ne ratent jamais une occasion d'essayer de prouver leur supériorité sur les Canadiens-français, et s'amuse même à nous décocher des injures à tout propos et même à propos de rien, mais ce qu'ils crachent leur retombe invariablement sur le nez.

Bien différents sont ceux de la province de Québec, qui nous connaissent, savent notre valeur, et surtout parlent notre langue.

Les délégués des Chambres de commerce d'Angleterre sont généralement des hommes connaissant parfaitement la France, avec laquelle ils ont de grandes relations commerciales, et sachant apprécier les hautes qualités des Français ; aussi, aucun d'eux ne s'est permis la moindre allusion blessante à notre sujet.

Bien plus, lord Brassey, président du Congrès, sachant bien que jamais on n'attrape de mouches avec du vinaigre, a été d'une merveilleuse habileté en commençant son premier discours en français, langue qu'il parle très bien, à la grande stupefaction des délégués que notre bonne soeur du second lit avait envoyés au Congrès.

Le procédé était très simple et très fort, car c'est par l'hypnotisme des mots de la langue de nos pères que le président anglais a parfaitement

réussi à endormir les microbes de protestation qui se propageaient dans les cerveaux de nos délégués. Nous sommes si peu habitués à recevoir des éloges des Anglo-Saxons !

◆◆◆ La manière d'agir de lord Brassey démontre qu'il comprend parfaitement l'importance que commence à prendre la race française dans la grande colonie anglaise, et qu'il se rend très bien compte du poids qu'elle peut avoir en certaines circonstances.

Il sait que notre nombre augmente sans cesse, grâce à l'augmentation étonnante de la natalité, augmentation que Jean-Baptiste entretient avec beaucoup de brio et un plaisir très compréhensible avec la gracieuse et énergique coopération de Josette.

Il le sait très bien, et s'aperçoit aussi qu'en revanche l'Angleterre se dépeuple d'une manière inquiétante.

Les chiffres suivants en sont la preuve irréfutable :

Sur 1,000 habitants, le nombre des naissances a été de 35.8 en 1872 ; de 36 en 1874 et de 36.4 en 1876, année qui marque le maximum. Depuis lors, le nombre des naissances n'a cessé de diminuer : 32.6 de 1879 à 1883 ; 31.2 de 1886 à 1888 ; 29.8 de 1889 à 1893 ; 29.1 de 1894 à 1898, et enfin, 28.3 de 1899 à 1901.

En Australie, la moyenne était de 41.9 en 1861-65 ; de 37.3 en 1871-75 ; de 32.2 en 1881-85 ; de 31.5 en 1891-95, et de 27.35 en 1896-99.

Le déclin, en quarante ans, a été de 14.55 en Autriche ; de 4.3 en France ; de 3.2 en Italie ; de 4.2 en Allemagne.

En Russie, au contraire, la population augmente d'une manière notable.

◆◆◆ Les canailleries des rois qui pratiquent le système : "Ote-toi de là que je m'y mette", méritent toujours d'être connues.

Vous vous souvenez de la tragédie de Belgrade, dans laquelle ont été assassinés le roi et la reine de Serbie, et voici que l'on commence à voir clair dans cette ténébreuse affaire.

Un journal allemand publie une lettre d'une personne qui est en relations confidentielles avec les chefs de l'insurrection récente, et qui montre pourquoi le roi Pierre est tout à fait dans les mains des conspirateurs, et comment il n'ose pas faire acte d'autorité sans leur assentiment.

Le correspondant ajoute que le nouveau roi connaissait la conspiration longtemps avant que le régicide fût commis, et qu'il avait donné par écrit aux conspirateurs un certificat d'innocence complète, s'il devenait monarque de la Serbie.

D'après cette lettre, voici à quelle occasion ce certificat aurait été donné :

"Quand les projets du colonel Maschin et du ministre du commerce, Genshicks, furent mûris parfaitement, ce dernier se rendit aussitôt à Genève, entra en conversation avec Pierre Karageorgevitch, revint à Belgrade, et informa le comité du régicide que tout était correct.

"Genshicks approuva les mesures violentes qu'on avait d'abord adoptées et promit l'impunité aux assassins.

"Les conspirateurs ont encore cette lettre très compromettante et s'en servent volontiers pour se faire craindre du roi, qu'ils veulent plier à tous leurs caprices."

C'est toujours la même histoire : cherchez à qui le crime profite.

En vérité, en vérité, je vous le dis, le roi Pierre finira mal, le crime sera puni, et, comme la vertu est absente de la cour de Bulgarie, elle ne sera pas récompensée.

◆◆◆ Le fameux procès de la famille Humbert, qui a fait tant de bruit en France et dans le monde entier, est enfin terminé.

Vous savez que cette famille était accusée d'escroqueries sans nombre, et dont le total excédait "cent millions" de francs, le tout basé sur un prétendu héritage d'un supposé Crawford, dont on n'a jamais pu prouver l'existence.

Mme Humbert, la grande Thérèse, comme on la nommait, avait promis de faire des révélations qui devaient étonner le monde, et on les attendait avec d'autant plus d'importance que certains journaux bien pensants faisaient courir le bruit qu'elles devaient compromettre certains hommes politiques très haut placés.

Le résultat a été un fracas complet.

Voici comment Mme Humbert s'est exprimée : "Messieurs du jury : Quand j'ai demandé l'adresse de M. Crawford, il répondit : "Vous ne pouvez pas me connaître. Je ne m'appelle pas Crawford, je ne suis pas connu sous ce nom. J'ai fait fortune durant la guerre de 1870, par l'achat des rentes, qui étaient très basses alors."

"Continuant, après une pause, Mme Humbert ajouta :

"Son nom est Régnier, l'intermédiaire entre le maréchal Bazaine et les Allemands. J'avais déjà fait affaire avec Régnier, qui me semblait être un personnage mystérieux, et qui me dit : "Prenez garde, madame, de me confondre avec le fameux Régnier."

"Et voilà comment j'ai soudainement connu le nom de Crawford ; je n'en ai jamais parlé à mon mari, je le jure sur la tête de ma fille. C'est la première fois qu'il entend ce nom.

"Messieurs, je n'en dirai pas davantage. Il me suffit de vous dire que la fortune existe et que je n'ai jamais trompé personne. Maintenant, vous avez toute l'affaire Humbert et toute l'affaire Crawford."

L'introduction du nom de Régnier était absolument inattendue. Ce nom était oublié, bien qu'il ait eu un éclat d'infamie dans les derniers jours de la guerre 1870-71. Régnier joua d'abord un rôle lors de la révolution de 1848, un rôle douteux. En 1871, l'impératrice Eugénie, alors en Angleterre, lui confia une mission pour Bazaine, lui disant que cette guerre aurait dû être finie après Sedan ; que son armée aurait dû être employée à maintenir la paix à l'intérieur. Bazaine accepta alors de traiter avec les Allemands.

La reddition de Metz suivit. La complicité de Régnier fut prouvée en 1874 ; il fut jugé par contumace et condamné. Il mourut en Angleterre en 1886, et ce n'est qu'en 1892 que la famille Humbert commença à exploiter la crédulité des gogos en faisant miroiter à leurs yeux l'héritage des Crawfords, qui s'élevait, disait-elle, à plus de cent millions.

Humbert et sa femme ont été condamnés à cinq ans de prison.

Ainsi finit la comédie.

◆◆◆ Les mendiants se plaignent de l'encombrement de leur profession. Ils ont raison, car elle est très lucrative.

A propos de mendiants, il m'a été conté dernièrement une aventure qui a un certain sel.

Un de ces professionnels, établi au coin de deux rues très passantes de Montréal, s'était formé une véritable clientèle qui le faisait vivre très grassement, grâce à la générosité de certains citoyens, qui l'avaient pour ainsi dire adopté comme "leur" mendiant en titre. L'un d'eux lui donnait dix cents tous les lundis.

Le froid, la pluie, et peut-être aussi le whiskey s'en mêlant, le mendiant tomba malade et devint invisible pendant sept semaines, après quoi il reprit possession de son poste.

Comme c'était un lundi, le client aux dix cents passa, et jeta la pièce blanche dans la sébile de son protégé.

—Pardou, monsieur, c'est quatre shellings que vous me devez.

—Comment, quatre shellings ?

—Ben oui, j'ai été absent sept semaines, ça fait soixante-dix cents, et avec les dix cents d'aujourd'hui...

—Mais, mon ami, c'est par pure générosité que je vous donne l'aumône, et je ne vois pas comment...

—Tiens, tiens, puisque c'est comme ça, reprenez vos dix cents et... cherchez-vous un autre "quêteux".

◆◆◆ Un fils de la verte Erin, à la mine peu rassurante, après avoir mené une vie des plus accidentée, se décide enfin à faire sa paix avec Dieu et à se confesser.

La tâche était rude, et c'est avec crainte qu'il commence à avouer que jamais, trente ans durant, il ne s'est confessé, et qu'il a nombre de peccadilles sur la conscience.

L'abbé lui parle avec bonté de la miséricorde infinie du Très-Haut, et le vieux mécréant s'exécute.

Mais alors commence un défilé de vols, d'assassinats, de crimes tellement épouvantables, que le bon prêtre en est stupéfait et qu'il sent ses cheveux se dresser sur sa tête.

Le pénitent continue à énumérer la série de ses infamies, attend enfin un mot du confesseur.

Rien, silence complet qui devient inquiétant.

Le misérable se décide à se lever et s'aperçoit que la porte est ouverte et le confessionnal est vide.

Il s'adresse au sacristain, qui passe :

— Où est donc allé le prêtre qui se trouvait ici tout à l'heure ?

— Où il est allé ? Au bureau de police, je crois. Il a eu affaire à un Irlandais qui a commis tant de crimes que...

— A la police ! Je me sauve...

◆◆◆ Autre histoire de confessionnal, non moins... vraie.

Un jeune homme qui allait se marier se présente au tribunal de la pénitence d'une église de Montréal.

Comme il paraissait un peu embarrassé pour égrener le chapelet de ses fautes :

— Voyons ! lui dit l'abbé, pour l'aider, mentez-vous souvent ?

— Je ne suis ni avocat, ni politicien, répondit-il avec flerté.

— Vous n'avez jamais volé ?

— Je ne me suis jamais occupé de finances.

— Vous n'avez pas tué ?

Alors, le pénitent se met à trembler, ses yeux se baissent et, enfin, il balbutie d'une voix éteinte :

— Je suis médecin !

Que les docteurs ne m'en veulent pas, l'histoire n'est pas de moi.

LEON LEDIEU.

LES ASPIRATIONS

Nous avons publié récemment une pièce de vers — A MES DEUX MERES — que M. Chapman doit faire entrer comme prologue dans le volume de vers qu'il ira publier prochainement à Paris, sous le titre : "Les Aspirations". Nous donnons aujourd'hui une pièce que le poète a écrite sur la tombe de son père, et qui servira d'épilogue à son prochain ouvrage :

A MON PERE

Depuis que l'on me vit en pleurs parmi des mar-
[bres,
Dans l'ombre des caveaux et l'ombre des cyprès,
Cinq fois le vent d'automne a dépouillé les arbres,
La neige a blanchi les forêts.

Cinq fois le doux printemps a réchauffé la pierre
Et rendu chants et joie au bosquet endormi,
Depuis que tu fermas à jamais ta paupière,
O mon père ! ô mon guide ! ô mon meilleur ami !

Bien des soleils ont lui sur ta couche dernière ;
Mais au fond de mon coeur, lassé du poids des
[jours,

La blessure que fit ton départ, ô mon père,
Saigne encore, saigne toujours.

Oui, constamment en moi je sens cette blessure,
Et le baume du temps ne saura la fermer,
Car je te chérissais d'un amour sans mesure,
Comme un fils pieux seul est capable d'aimer.

Je te vouais un culte ardent, franc et sincère,
Et devant ton coeur pris du suprême frisson,
Devant ton corps drapé dans les plis du suaire,
Je sentis sombrer ma raison.

Moi que n'avait jamais ployé nulle tempête,
Moi qui narguais les coups du destin triomphant,
Dont la neige des ans avait blanchi la tête,
Je pleurai tout un jour avec des yeux d'enfant.

Je pleurai tout un jour, incliné sur ta couche,
Serrant ta main roidie, ô noble et saint vieillard,
Et fixant un regard trouble et presque farouche
Sur tes prunelles sans regard.

J'avais perdu l'ami qui jamais ne vous blesse,
Qui vous ouvre son coeur en vous ouvrant ses bras,
Vous reproche un écart d'une voix qui caresse,
Et s'attache toujours comme une ombre à vos pas.

J'avais vu se voiler l'astre de la sagesse,
Dont les feux si longtemps me montrèrent le port...
Et j'étais resté seul, seul avec ma tristesse,
Seul avec le froid de la mort.

La voix qui me disait jadis : "Prie, aime, espère",
S'était évanouie, et pour toujours, hélas !
Et je n'entendais plus, penché sur toi, mon père,
Que les plaintes du vent et les sanglots du glas.

Et lorsque ton cercueil disparut sous la terre,
Dans le gouffre implacable où nul rayon n'a lui,
Je crus que tout mon être au fond du cimetière
S'ensevelissait avec lui.

Depuis lors je supplie en vain Dieu qu'il m'exauce,
Je lui demande en vain la joie et le repos ;
Je pleure, et je voudrais qu'en la nuit de ta fosse
Un de mes pleurs coulât, pour y baiser tes os.

L'amour que je te garde à tout saura survivre,
Fera battre toujours mon coeur inconsolé,
Et je voudrais qu'un vers immortel dans mon livre
Redit ton nom immaculé.

Ce nom sans tache, père, en tremblant je le trace.
Il brille sur la page où mon front a pâli,
Et comme un talisman sacré que l'on embrasse
Saura la préserver de l'éternel oubli.

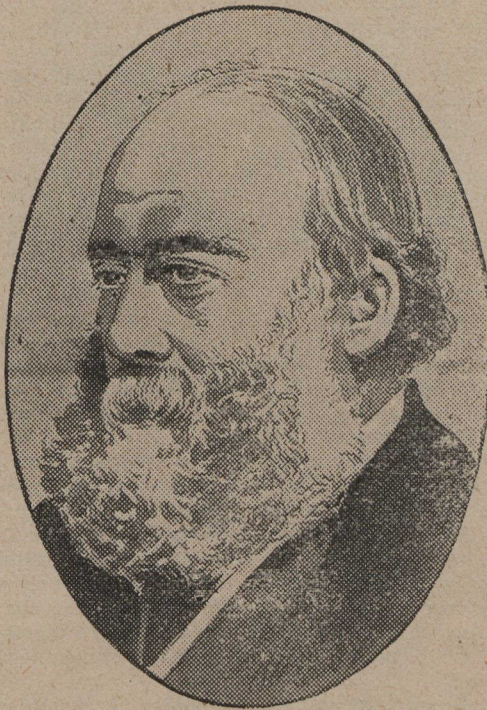
W. CHAPMAN.

LA CARRIÈRE DE LORD SALISBURY

Dans la personne de lord Salisbury, l'Angleterre vient de perdre l'un de ses hommes d'Etat les plus distingués.

Robert-Arthur-Talbot-Gascoigne, Cecil, marquis de Salisbury, était né à Hatfield, Herts, le 13 février 1830. Il reçut son éducation à Eton et à Christ Church, Oxford, où il avait été gradué, et fut élu agrégé du collège de All Souls. En 1853, il fut élu député de Stamford et représenta cette division jusqu'à son avènement au marquisat, le 12 avril 1868. A la Chambre basse, il fut connu comme lord Robert Cecil, jusqu'au 14 juin 1865, alors qu'il prit le titre de vicomte Cranborne.

Dans la troisième administration du comte de



LORD SALISBURY

Derby, en juillet 1866, il fut nommé secrétaire d'Etat pour l'Inde, charge qu'il abandonna peu de temps après, à cause des divergences d'opinions concernant le bill de réforme, le 2 mars 1867. Il fut de nouveau nommé secrétaire en février 1874. Lorsque, à la fin de la guerre entre la Turquie et la Serbie, des différends surgirent entre la Turquie et la Russie, le marquis de Salisbury fut envoyé comme ambassadeur spécial à la Porte, et sir Henry Elliott et lui agirent comme plénipotentiaires conjoints de la Grande-Bretagne à la conférence de Constantinople.

Le 2 avril 1878, il devint ministre des Affaires étrangères, et énonça clairement la question du gouvernement anglais sur la question d'Orient. Peu de temps après, il alla avec le comte de Beaconsfield, représenter la Grande-Bretagne au Congrès de Berlin. Il quitta le ministère lorsque son parti fut battu, aux élections générales d'avril 1880.

A une assemblée de pairs conservateurs, tenue le 9 mai 1881, après la mort de lord Beaconsfield, le Marquis de Salisbury fut élu leader du parti à la Chambre des Lords. Depuis cette époque, sa carrière a été identifiée avec celle du parti conservateur. Il s'opposa à la loi agraire irlandaise de 1881, mais il finit par l'accepter ; il critiqua vigoureusement la politique égyptienne de M. Gladstone, fit rejeter le bill de franchise de comté en 1885. Le 9 juin de cette année, M. Gladstone fut battu sur un vote du budget et démissionna, et lord Salisbury devint premier ministre. Les principaux événements de sa courte administration furent l'annexion de Burma et la réouverture de la question d'Orient par la révolution dans la Roumélie orientale et la guerre serbo-bulgare. L'Angleterre supporta le prince Alexandre de Bulgarie par sa neutralité "amicale".

Après les élections générales, en novembre 1885, lord Salisbury démissionna avant la réunion du Parlement. Il s'opposa vigoureusement à la politique de M. Gladstone, concernant le "Home Rule", et, après les élections générales de 1886, redevint premier ministre. En 1888, il présenta à la Chambre des Lords un bill pour la réforme de cette assemblée et la création de pairs à vie.

Il résigna en 1892, après la défaite des conservateurs aux élections générales. Il remonta au pouvoir le 26 juin 1895, ayant été appelé à former un ministère, à la défaite du gouvernement de lord Rosebery, à la Chambre des Communes.

Dans sa jeunesse, lord Salisbury écrivit de temps à autre des articles remarquables dans la "Quarterly Review". Au milieu des soucis de la vie publique, il s'occupait de recherches en chimie et en physique, et ses travaux en son laboratoire de Hatfield étaient dignes d'un professeur. Dans l'année du jubilé de son règne, la reine Victoria s'est rendue à Hatfield pour faire visite à lord Salisbury, qui, tout en étant l'un des grands de la nation, a été le plus grand homme d'Etat conservateur depuis lord Beaconsfield. Il avait été élu chancelier de l'Université d'Oxford, en 1869, et gouverneur des Cinq-Ports, en 1896.

En 1857, lord Salisbury, alors lord Cecil, avait épousé Georgina-Caroline, fille aînée du baron Alderson. Son père était opposé à ce mariage, et lui coupa les vivres. Lord Cecil et sa jeune femme habitèrent un petit appartement fort modeste, près de Fitzroy Square, travaillant tous deux avec courage pour gagner le pain quotidien.

UNE BELLE FÊTE

Les Forestiers Catholiques de Montréal ont raison d'être fiers du beau succès qu'a eu leur récente réunion au Sault-au-Récollet.

Animée du plus vif enthousiasme, la manifestation a été en tous points digne de la puissante association qui en était l'objet.

L'esprit de fraternité qui préside toujours aux assemblées des sociétés de bienfaisance, n'a pas cessé de briller durant toute la fête, et a singulièrement contribué à rendre ce jour mémorable dans les annales glorieuses des Forestiers Catholiques.

La Cour Viel, du Sault, tendit une cordiale bienvenue à ses nombreux visiteurs, et elle les honora de la plus généreuse hospitalité.

Après s'être réunies dans les salles mises à leur disposition, les diverses Cours se rendirent en procession à l'église paroissiale. Les fanfares Saint-Charles, du Sault, de la Garde Salaberry, et celle de la Tempérance accompagnèrent cette marche solennelle de délicieux morceaux de musique.

Sous la direction du commandant Lorge, la garde Salaberry figurait au rang d'honneur.

A l'église, une magnifique messe en musique fut exécutée avec un art remarquable, et M. l'abbé Chs. Beaubien adressa l'une de ces éloquentes allocutions dont il a le secret.

C'est au Parc Elekrique, en plein air, qu'eut lieu la fête champêtre organisée pour couronner joyeusement la grande démonstration. Menu choisi, gais propos, jeux intéressants, discours exquis, tout contribua à rendre très attrayantes ces agapes fraternelles.

Le concert, dirigé par M. Péchevin Hébert, jeta une dernière note harmonieuse sur cette splendide journée de fête, dont le souvenir vivra longtemps dans la mémoire de tous ceux qui l'ont si fièrement célébrée.

PIE X INTIME

L'« Album Universel » est heureux d'offrir aujourd'hui à ses lecteurs des détails intéressants sur la vie intime de Pie X. Nous publions en même temps, en frontispice, le portrait de la mère du Pape, ainsi que ceux de ses plus proches parents.

« papa Sarto ! »...

C'est ainsi qu'on onomme déjà au Vatican, familièrement mais sans aucune idée d'irrespect, le nouveau Souverain Pontife, comme on disait encore, il y a peu de temps, « Papa Pecci » dans l'entourage de Léon XIII. Mais l'intonation n'est pas la même. Il y avait une sorte de mystérieuse vénération pour l'auguste vieillard presque centenaire, qui, pendant plus d'un quart de siècle, avait été le chef de la Catholicité. Il n'y a encore que de l'affection pour le nouveau Pape, dont les traits caractéristiques semblent être la bonté et une simplicité de brave homme sans façon. « Alla buona », comme on répète dans son entourage.

En effet, Pie X garde sous la soutane blanche du Pontife la bonhomie souriante qui l'avait rendu populaire comme patriarche parmi les gondoliers de Venise, après l'avoir fait aimer comme curé à Tombolo, comme archi-prêtre à Salzano, comme chanoine à Trévise et comme évêque à Mantoue. Dans les premiers actes du nouveau Pape, on reconnaît l'homme qui, sorti du peuple, est resté toujours en contact avec le peuple pour y remplir une mission de relèvement, de charité et d'amour.

Il conserve ses habitudes matinales. Quand il était à Venise, il se levait à 5 heures tous les matins, été comme hiver, et, après avoir dit la messe vers 6 heures, il s'en allait, en gondole de louage ou par le « vaporetto », au Lido, toujours accompagné de son secrétaire, Mgr Bressan.

Il rentrait à l'archevêché vers 8 heures, toujours de bonne humeur et accueillant pour tous. A midi, il déjeunait d'un repas frugal, dont le « risotto coi pioci » (le riz avec des moules) était le plat de résistance, au moins trois fois par semaine, et que préparaient les trois soeurs du patriarche, ces soeurs qui, restées campagnardes, recevaient par téléphone la nouvelle de l'élection de leur frère et qui, après avoir cru d'abord à une plaisanterie, eurent ensuite ce cri du coeur : — Mon Dieu ! nous ne le reverrons plus !

Quelques instants après, don Carlos insistait pour leur présenter ses hommages et ses félicitations, et les excellentes femmes l'accueillaient comme elles étaient, en tablier et en pantoufles.

Pie X a encore un parent marchand de vin à Venise, « via Garibaldi » ; il a trois soeurs mariées. L'une d'elles, Teresa, a épousé un aubergiste de Riese, le pays natal de la famille. Elle tient l'« Osteria », à l'enseigne des « Due Spade », au bout d'une longue route blanche et poussiéreuse, et son mari, signor Parolin, est honorablement connu aux alentours.

Quant aux neveux et nièces, ils sont nombreux. Ce sont de braves garçons et des filles actives, qui s'occupent, avec leur père, de la maison, de l'auberge et de la charcuterie de signor Parolin. Le nouveau Pape a encore un frère, veuf, établi à Mantoue, où il tient une succursale des postes dans la « via Grazie ».

La maison où naquit Pie X est presque une chaumière, portant pour toute indication le numéro 5 ; elle est tout près de l'auberge des « Due Spade ». Personne ne l'habite plus, le mobilier en est des plus sommaires. Dans une pièce, le lit, la commode, un prie-Dieu, un lavabo ; dans la chambre où le Pape vint au monde, quelques sièges, et au mur des images de piété. C'est peut-être par un retour vers cette humble maisonnette que le Saint-Père disait aux architectes et aux tapissiers du Vatican, chargés d'aménager les appartements pontificaux, au-dessus de ceux qu'occupait si longtemps Léon XIII :

— Surtout, ne faites pas trop beau et pas de miroirs !

Cette horreur naïve du luxe l'a déjà fait renoncer à la « portantina » et à la « sedia gestatoria », qu'il n'emploiera que dans les grandes cérémonies publiques. Il semble vouloir supprimer tout cérémonial superflu.

L'autre jour, après avoir reçu le corps diplomatique, il a pris l'ascenseur pour regagner ses appartements ; les deux gardes-nobles qui avaient accompagné le Saint-Père ont escaladé les escaliers à grandes enjambées, afin d'arriver sur le palier du troisième étage, à temps pour rendre

les honneurs. Pie X les a reconnus, et, d'un air peiné, leur a dit :

— « Ragazzi », il ne fallait pas vous dépêcher comme ça ! Par cette chaleur, on peut prendre mal.

Dans les audiences qu'il a accordées aux membres de l'aristocratie et à un nombre considérable de visiteurs, il s'est montré d'une patience inlassable. Il a béni tous les chapelets, croix et objets de piété qu'on lui tendait. Il a distribué plusieurs autographes aux personnes de son entourage. Enfin, deux ou trois fois, au mépris de l'étiquette, il a relevé les dames qui s'agenouillaient et il a eu un geste pour reconduire jusqu'à la porte de la salle du Trône le baron d'Antas, doyen du corps diplomatique accrédité près du Saint-Siège.

Seules les soirées lui semblent longues, au Saint-Père. Après le dîner, composé de bouillon de viande et de légumes, il travaille avec son secrétaire particulier et se renseigne auprès de l'entourage.

Il aura un délassément dans la musique, car il joue convenablement de l'orgue, et il a voulu, dès le premier jour, s'entretenir familièrement avec l'abbé Perosi. Mais, adieu les longues excursions qu'il aimait, — jusqu'à l'alpinisme ! Car, il y a deux ans, il faisait encore l'ascension du mont Grappa, pour y inaugurer un refuge. Il est vrai que les jardins du Vatican sont immenses, mais ce n'est ni le grand air, ni l'air de la mer, dans lequel, tous les matins, le patriarche de Venise aimait à se retremper. Robuste et frugal, il semble promettre un long pontificat. Simple, accueillant, modeste, même s'il ne devait pas faire un grand Pape, il est certain que — le « papa Sarto » — Pie X est et sera un bon Pape, dans l'acception vraie du mot bon.

Giuseppe Sarto s'est toujours montré fier de sa modeste extraction, à laquelle il faisait souvent remonter la source des qualités qu'on lui reconnaissait. Un jour, il ne craignit pas de dire à quelqu'un de son entourage :

— Les hommes de bien sont de tous les pays, de toutes les races, de tous les temps et de toutes les classes. Mais on en trouve certainement plus chez ceux qui labourent la terre que chez ceux qui trafiquent de ses produits.

Etant patriarche de Venise, il habitait dans le palais du patriarcat, situé sur la « Piazzetta dei Leoncini » (la petite place des Petits-Lions).

Il y menait une vie très simple, habitant avec ses soeurs, Marie et Rose, qui se montraient à peine, par discrétion, pour ne point gêner le frère élevé si haut, et qui, invinciblement fidèles aux coutumes campagnardes, ne prenaient point le ton des grandes dames, ne portaient pas de chapeaux, restaient rustiques et frustes.

Le cardinal Sarto aimait à se mêler étroitement à la vie de ses diocésains. Il ne s'inaugurerait pas une exposition d'art sans qu'il tint à y figurer. Il se promenait fréquemment dans la ville, conquérant, par sa bonhomie souriante, une véritable popularité.

On l'aimait autant qu'on le vénérât. Les gondoliers le connaissaient, guettaient son passage et ses bénédictions.

On contait, dans son entourage maints traits touchants de sa charité vraiment évangélique : qu'étant curé, il avait vendu son cheval et sa voiture pour venir en aide aux pauvres de Salzano, et que, pour secourir un pauvre mendiant, il avait engagé, au Mont-de-Piété, son anneau de curé.

Aucun luxe dans son palais. A un cuisinier venant, un jour, le supplier de le prendre à son service, il répondait en riant :

— Mais, mon pauvre ami, je ne mange que du boeuf et du riz, ou du riz et du boeuf. Cela n'est pas difficile à accommoder, et mes soeurs suffisent à la tâche !...

Contrairement à ce qu'on a dit déjà à son sujet, il aimait les arts, et cela ne contribuait pas peu à resserrer les liens qui l'unissaient à un peuple si fier de ses gloires et si animé du sentiment artistique.

Il fut le Mécène de l'abbé Perosi, le grand compositeur et le rénovateur du chant grégorien dans l'église de Saint-Marc.

Lorsque le fameux clocher de Saint-Marc se fut écroulé, le cardinal Sarto posa la première pierre pour sa reconstruction, et, près de lui, était M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts en France, qui, alors, en serrant la main du patriarche, ne se doutait guère de la haute destinée que le Conclave lui réservait.

Si la physionomie humaine a un sens, et si on a la figure de son destin, on peut croire que Pie X sera un « bon » pape. Il a le plus admirable visage de bonté et d'intelligence : « un air ouvert », dit-on familièrement de semblables physionomies, et aussi, et surtout, un coeur largement ouvert à autrui.

Ses cheveux sont très blancs et forment, au sommet du front, un élégant toupet.

Ses yeux sont extrêmement expressifs et parlants, tantôt exprimant une simplicité qui confine à l'humilité, tantôt reflétant la flamme et l'énergie. Ses lèvres sont, d'habitude, étroitement jointes ; mais ses traits sont dépourvus de toute trace de dureté ou de froideur. Son port est empreint d'une dignité qui n'exclut pas la grâce, et sa démarche, surtout quand il prend part aux processions religieuses, est tout à fait noble et majestueuse. Ce sera donc aussi un « beau » pape.

On sait que le nom de Sarto signifie, en italien, tailleur. Le jour de l'élection, à la sixième « sfumata », des gens du peuple disaient :

— Il y a, là-dedans, un tailleur. Ce serait un bon pape, parce que, si le gouvernement nous dépouillait, Sarto ne manquerait pas de nous vêtir... Et le « tailleur », en effet, devint pape.

* * *

Une des soeurs de Mgr Sarto, alors qu'il était évêque de Mantoue, qui surveillait la cuisine, s'aperçut un jour que le pot-au-feu avait disparu. Toute troublée, elle entre dans le cabinet de Monseigneur et lui apprend qu'on vient de lui voler le plat principal du dîner.

— Que veux-tu, ma chère soeur, il ne faut pas t'en préoccuper. L'auteur du méfait qui te chagrine est certainement le chat.

— Le chat, s'écria Mlle Sarto, mais c'est impossible ; le pot a également disparu. Et je ne sais pas que les chats...

— Eh bien, ma soeur, il me semble que tu surveilles bien peu la maison. Veux-tu savoir qui a volé le pot-au-feu ? C'est moi !

— Bah !

— Mais oui ; que voulais-tu que je fisse ? Un pauvre homme est venu me voir. Il m'a dit que sa femme était malade, alitée, et qu'il n'avait pas d'argent pour lui préparer un bouillon. Alors, je lui ai donné tout à fait...

Et comme Mlle Sarto ne dissimulait pas un certain mécontentement, Monseigneur, pour la calmer, lui dit :

— Allez, allez, ne vous agitez pas, reprenez votre calme, car le bon Dieu pensera aussi à notre dîner !

A LA PORTE DU CIEL

Deux hommes, l'un seigneur, l'autre paysan, arrivèrent ensemble à la porte du paradis.

Ils avaient vécu saintement. Le seigneur s'était fait un devoir de soulager les pauvres de la contrée, ne se considérant que comme le dispensateur des biens que la divine Providence lui avait confiés ; le paysan avait toujours supporté, avec une résignation toute chrétienne, les peines de la vie... Impatients d'entrer au ciel, ils frappèrent tous les deux à la fois et assez fort, à la porte.

Saint Pierre se hâta de prendre les clefs et d'ouvrir. Sans doute, il n'aperçut pas le bon paysan, car il le laissa dehors et referma la porte.

Le brave homme allait frapper de plus belle, lorsque des chants harmonieux captivèrent son attention ; les anges et les saints célébraient l'entrée du riche seigneur dans le royaume des Bienheureux.

Enfin, les chants cessèrent, et le paysan frappa de nouveau. Saint Pierre vint lui ouvrir et le fit entrer à son tour. Les anges allèrent à sa rencontre, et le conduisirent avec affabilité au pied du trône de l'Eternel, mais aucun d'eux n'entonna l'hymne d'allégresse. Le bon paysan, tout étonné de ce silence, dit à saint Pierre :

— Pourquoi ne chante-t-on pas pour moi comme on l'a fait pour ce riche seigneur ? Y aurait-il encore ici des distinctions, des partialités, comme on en voit tant sur la terre ?

— Non, lui répondit le prince des apôtres : ici tu nous es aussi cher qu'un autre, et tu partageras avec nous toutes les joies du paradis ; mais, vois-tu, des pauvres comme toi, il nous en arrive tous les jours ; tandis que des riches, il ne nous en vient pas un tous les cinquante ans.

LE TÉLÉGRAPHE IMPRIMEUR

Les machines à écrire, chacun a pu le remarquer, se sont en quelques années tellement répandues, qu'il n'est plus, pour ainsi dire, de maison importante qui n'en fasse usage pour sa correspondance. Un sort analogue est réservé aux télégraphes imprimeurs qui, eux aussi, prennent chaque jour plus d'extension, et particulièrement aux appareils Higgins.

La nature humaine est toutefois ainsi faite que jamais elle ne se contente de ce qu'elle a, et, dès qu'elle possède le "bon", réclame le "meilleur". C'est ainsi qu'en fait de transmission à distance de l'expression de notre pensée par le télégraphe, nous devenons décidément très exigeants ; il ne nous suffit plus que cette transmission soit d'une rapidité excessive, il faut encore qu'elle soit imprimée en caractères lisibles par chacun. Hughes avait satisfait à ce vœu par son ingénieux appareil. Mais la "bande" collée sur un chiffon de papier manque d'élégance, et le soin de la découper et de la coller fait perdre trop de ce temps, qui est de l'argent pour les employés, ou du moins pour leur administration. Voici maintenant qu'on a songé à imprimer la dépêche, comme à la machine à écrire, je veux dire en colonne. En attendant que les appareils reproduisent l'écriture et la signature, et, y combinant le texte imprimé, fassent d'un télégramme un document élégant et "authentique", les télégraphes imprimeurs prennent une remarquable extension, grâce aux efforts des divers inventeurs qui en lancent fréquemment de nouveaux types sur le marché.

Ce genre de machine, très employé aux Etats-Unis, commence à se répandre aussi en Europe.

Le "type printing telegraph instrument" Higgins, dont nous donnons ci-contre la représentation, semble bien conçu pour atteindre le but visé.

La figure 1 montre un opérateur occupé à transmettre un télégramme ; la figure 2 donne une vue de l'appareil récepteur, qui constitue la partie de l'appareil intéressante du système ; enfin, la figure 3 représente schématiquement la machine à imprimer.

La machine ne comporte pas de pile ; la force électro-magnétique est seule à la faire fonctionner.

Le transmetteur comporte un certain nombre de touches pourvues de lettres et de chiffres et placées autour d'un cadran. Lorsqu'on tourne la manivelle de la magnéto, des courants sont transmis à la station réceptrice en même temps qu'une aiguille parcourt le cadran du transmetteur. Quand on presse une des touches, cette aiguille s'arrête aussitôt qu'elle a atteint la lettre ou le chiffre correspondant ; le courant est en même temps interrompu dans la ligne ; l'aiguille reste stationnaire et le circuit reste ouvert tant qu'une autre touche n'est pas pressée. Chaque fois que le courant est fermé, — ce qui se produit à chaque demi-révolution de l'armature de la magnéto, — l'aiguille, au transmetteur, passe d'un caracté-



Fig. 1.—Opérateur transmettant un télégramme

re à un autre, et une impulsion est envoyée au récepteur. Ces impulsions passent d'abord par un électro-aimant, ensuite par un relais polarisé qui contrôle l'échappement d'un mouvement d'horlogerie stationnant le mécanisme imprimeur.

La force motrice que nécessitent la rotation de la roue à caractères, l'impression, l'espacement des lignes et le mouvement de va-et-vient de la roue à caractères est fournie par des ressorts à boudin agissant par l'intermédiaire de deux séries de rouages. La série qui fait tourner la roue à caractères ne fonctionne que sous le contrôle d'une armature polarisée oscillant entre deux électro-aimants. La seconde série est destinée à fournir la force motrice nécessaire pour deux autres petits ressorts à boudin, l'un destiné à faire avancer le papier et à espacer les lignes, l'autre à renvoyer les caractères au commencement de la ligne. Il doit aussi actionner le levier imprimeur et faire avancer la roue à caractères pour espacer les lettres.

Pendant cette seconde opération, le second petit ressort est tendu au moyen d'une patte sur le levier imprimeur ; ce ressort est engrené avec une vis à mouvement rapide A (fig. 3), sur laquelle est monté un coulant ou "carrier" en rapport avec la roue à caractères. Sur ce coulant est monté un rochet avec lequel est en rapport la patte B sur le levier imprimeur. Un espace sur l'échappement de la roue à caractères et une touche correspondante du clavier portant l'inscription "fresh line", est destiné à opérer le retour des caractères à la position nécessaire pour commencer la ligne et la propulsion du papier pour les interlignes. Ces deux opérations sont faites au moyen de deux broches radiales C, qui ressortent de la broche à caractères D. Lorsque la rotation du transmetteur est arrêtée par la pression sur la touche "fresh line", les deux broches ra-

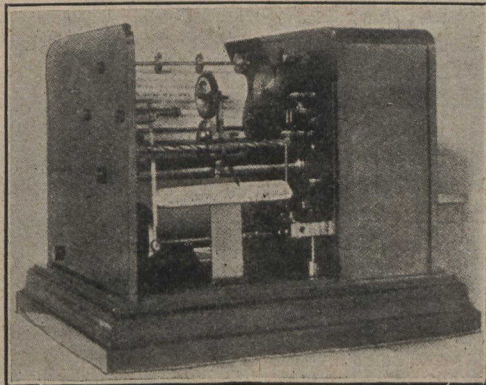


Fig. 2.—Récepteur du télégraphe-imprimeur Higgins

diales sont horizontales et en face du cadre à imprimer vertical E. Le mouvement en avant du cadre à imprimer met en contact le tige F, suspendue au levier d'impression, avec l'une des broches radiales, devenant ainsi un point d'appui pour le levier G, qui soulève les cliquets d'avancement et d'arrêt B et B', faisant avancer ainsi la roue à caractères. Cette roue étant donc relâchée, est ramenée à son point de départ par le second ressort à boudin. Le même ressort suspend également la tension du premier ressort H pour ne pas surcharger le ressort primaire.

Comme l'opération de l'impression est très rapide et le retour de la roue à caractères relativement lent, un dispositif retarde le retour des pattes d'actionnement et d'arrêt au rochet de la vis à mouvement rapide D. Ceci s'effectue grâce à un cliquet I adapté à un prolongement de la bielle descendant du cadre à imprimer. Ce cliquet I engrené avec un rochet J lorsque le cadre à imprimer, s'éloignant de la roue à caractères, reprend sa position normale. Ce rochet fait osciller un petit pendule K dont le poids et la longueur sont calculés de manière à permettre au caractère d'occuper son point de départ avant que les pattes d'actionnement et d'arrêt se soient engrenés avec le mécanisme de va-et-vient. En même temps que le cadre d'impression avance, l'autre broche radiale frappe le bout d'un levier L, ce qui provoque le déplacement d'une détente qui s'écarte du mécanisme faisant avancer le papier. La roue à caractères peut donc être ramenée au commencement de la ligne et le papier avancé d'un espace à n'importe quel moment.

Pour que le mouvement du cadre d'impression ne soit pas gêné par la tension excessive du petit ressort qui fait avancer le papier, un dispositif empêche le cliquet du levier d'impression de ten-

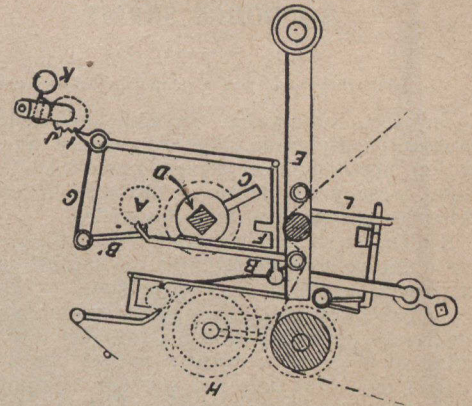


Fig. 3.—Vue schématique du récepteur de la machine Higgins

dre le ressort plus qu'il n'est nécessaire pour produire les espaces interlinéaires. Sept impressions suffisent à tendre le mécanisme d'espacement interlinéaire assez pour une ligne. Le remontage complet permet sept espaces interlinéaires entre les messages ou parties de messages. Un seul remontage permet d'imprimer 700 mots avec toute

10.59 FORECAST FOR LONDON AND CHANNEL VARIABLE BREEZES GENERALLY DULL AND UNSETTLED WITH LOCAL THUNDER AND RAIN FAIR INTERVALS

Fig. 4. Spécimen de l'impression obtenue avec le télégraphe-imprimeur Higgins

la vitesse dont l'opérateur est capable. Un indicateur placé sur la roue à caractères indique la position de cette roue.

Avec un transmetteur à pétale, quatre instruments peuvent être actionnés en série avec 500 watts de résistance.

La machine Higgins, exploitée par la "Eastern Telegraph Company", semble donner d'excellents résultats. Nous reproduisons ci-dessus un spécimen de l'impression obtenue à l'aide de cet intéressant appareil.

SAVOIR-VIVRE

La bonne éducation veut qu'un homme salue en entrant dans un endroit public, dans un omnibus, un bureau de poste, de banque, etc. : s'il s'y trouve des femmes, l'obligation est absolue.

S'il arrive qu'une personne à qui nous cédon pas refuse, ne pas insister ; il est, en effet, plus impoli de retenir quelqu'un sur le trottoir, un palier d'escalier, une portière de voiture, que de passer le premier.

Ne jamais offrir de billets de loterie pendant une soirée, un dîner ; c'est placer les invités dans la nécessité d'accepter, et il semble que ce soit le paiement du plaisir.

Une jeune fille n'offre jamais de billets de loterie à un homme, car il lui est impossible de refuser.

Si l'on vous offre gratis des billets, n'en prendre qu'un, par discrétion.

Les maîtres de la maison où se tire une loterie ne doivent jamais gagner : s'il sort un des numéros qui leur restent, ils remettent le lot en loterie.

Un homme qui gagne un lot l'offre à la fille ou à une amie de la maîtresse de la maison.

La bienséance interdit aux femmes de quitter leur place au théâtre, excepté pour accompagner, au foyer, leur père ou leur mari.

Elle interdit de même à un homme de saluer de loin, dans la salle, les femmes qu'il connaît. Il ne doit jamais laisser seule la femme qu'il accompagne. Il s'abstiendra également de lorgner de manière à gêner les personnes qu'il regarde.

Une femme ne peut lorgner dans la salle.

Dans un train, un homme offre la meilleure place à une femme ou à un vieillard. Il prend sur la plate-forme d'un omnibus la place d'une femme ; celle-ci doit remercier gracieusement. Un vieillard ne se soumet point à cette règle de savoir-vivre.

Les gens bien élevés ne font pas de conversation en wagon, en omnibus, avec des inconnus ; il en est de même dans les hôtels, à table d'hôte, au bain, à la plage, etc.

L'échange de quelques banalités polies suffit. Il faut se tenir en garde contre les liaisons faciles, qui deviennent souvent une source de graves ennuis.

LA DOUCE SERBIE

Les Serbes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense

En effet, l'effroyable tragédie qui vient d'ensanglanter Belgrade laisserait croire que cette nation, née depuis un siècle à peine à la vie politique, n'est qu'une horde de barbares, récemment échappée des steppes de la Mongolie.

Il n'en est rien. Un coup d'Etat militaire, oeuvre d'une poignée de factieux, ne saurait engager la responsabilité de tout un peuple.

Au contraire, les Serbes sont renommés depuis longtemps pour la simplicité, la douceur et la régularité de leurs moeurs : nouvel argument à l'appui de cette thèse, si souvent soutenue par Hippolyte Taine, que le caractère d'un peuple est en quelque sorte le reflet de son milieu géographique.

Or, est-il pays d'aspect plus paisible et plus souriant que la Serbie ?

Dans la vallée de la grande Morava, les plateaux et les collines s'abaissent insensiblement jusqu'au Danube, semés de bouquets d'arbres, tapissés de verdure, plantés d'opulents vergers où les arbres ploient sous des fruits. Ici, à mi-côte, ondulent les flots mouvants de champs de seigle ; là, suspendues à des roches abruptes, des chèvres en arrachent d'une dent impatiente des brins d'herbe parfumée.

Dans les vallées profondes de la Morava serbe et bulgare, le paysage est plus sévère, sans rien perdre de sa calme sérénité : d'épaisses forêts d'ormes, de hêtres et de chênes, que décime déjà la cognée du bûcheron, descendent se baigner et se mirer dans le ruban moiré du fleuve.

Par intervalles apparaissent des villages qui mettent dans le silence de cette nature reposée une note d'animation et de vie.

Leur unique rue est bordée de maisons basses à auvent de bois. Les toits en sont couverts de tuiles rouges, et les murs blanchis à la chaux.

Pendant que les hommes sont partis aux champs et que les femmes s'emploient aux soins du ménage, des bandes d'enfants poursuivent, dans les chemins blancs de poussière et grillés de soleil, des petits porcs aux soies brunes, qui échappent à leurs persécuteurs, grâce à leur agilité que ne gêne pas encore l'embonpoint.

En Serbie, il n'est pas ou il est peu de paysans qui ne soient propriétaires du sol fécondé par leur travail. Mais tous sont régis par d'anciennes coutumes qui rappellent les traditions de la vie patriarcale, et qui ont néanmoins force de loi : telle la "zadruga", consacrée par le Code civil du royaume. Ce même nom désigne, dans chaque bourgade, un ensemble de ménages appartenant à la même famille et vivant sous le même toit. On a vu des zadruga, composées de soixante-deux personnes.

Le "starechina" en est le chef respecté ; et sa femme, la "starichitsa", n'est ni moins vénérée ni moins obéie. Quand le starechina meurt ou ne se sent plus de force à diriger la communauté, ce n'est pas toujours l'aîné de ses fils qui lui succède, c'est le plus intelligent et le plus sage. A lui le droit et l'honneur de commencer les prières dites en commun !

Chaque semaine, à tour de rôle, les femmes, qui

prennent alors le nom de "redouchas", veillent à l'entretien de la maison, à la fabrication du pain, à la nourriture des "zadrougans" et des ouvriers qui louent pour la saison.

Tous les dimanches, entre quatre et cinq heures du soir, les starechina se réunissent sur la place du village ; et la "skoupe" (c'est ainsi qu'on appelle cette assemblée, le berceau sans doute de la "Skouptchina") délibère sur les questions d'intérêt général. Les starechina sont les intermédiaires officieux entre leurs administrés et le gouvernement. Ils communiquent à ceux-là les documents officiels, procèdent à la répartition des impôts et tranchent à l'amiable toutes affaires litigieuses.

S'il est interdit de travailler sur ses terres pendant certaines fêtes religieuses, on peut, on doit même, ces jours-là, s'employer pour des voisins besogneux.

Les garçons mènent l'antique charrue de leurs pères, ou moissonnent à l'aide de leur serpe. Les filles ramassent les gerbes ou retournent les foins. Et quand cette vaillante jeunesse a rempli consciencieusement ce grand devoir de solida-

La guzle, cette mandoline dont la corde unique vibrait sous un archet d'acier ou même au contact d'une plume, n'était-ce pas la compagne, l'amie des bons et des mauvais jours, qui savait éveiller dans les coeurs les échos du passé ? N'avait-elle pas sa place et son rôle dans toutes les cérémonies familiales qui servent de dates à la vie humaine ?

En Serbie, comme un peu partout d'ailleurs, les mariages sont l'occasion de fêtes bruyantes.

Après que les chefs des deux familles ont échangé les cadeaux des fiançailles, les invités partent en cavalcade de la maison du futur époux. Précédés d'une musique où dominent les fifres et les tambourins, ils témoignent, chemin faisant, leur allégresse par des clameurs retentissantes et par des salves ininterrompues de mousqueterie. Ils arrivent en cet équipage devant le logis de la fiancée, qui les reçoit entourée de ses parents et de ses amis. Après deux jours de réjouissances, ils ramènent la jeune fille et ses invités chez celui qui sera bientôt son "puissant seigneur".

Jadis, après la célébration du mariage, les deux époux, échangeant la couronne de fleurs qui paraît leur tête, étaient ramenés en grande pompe devant la maison du mari. Là, après avoir salué l'image de la Madone devant laquelle tremblait la flamme d'une lampe bleue, la jeune femme pénétrait sous le toit conjugal ; elle devait alors habiller un enfant, toucher les murs de sa quenouille et disposer sur la table le pain, le vin et l'eau : c'étaient autant de symboles qui lui rappelaient les droits et les devoirs de sa vie domestique.

Les enterrements sont, comme les mariages, suivis de plantureux repas, auxquels tout le village est convié. Trois autres dîners, non moins pantagruéliques, sont servis dans le courant de l'année qui suit le décès. Mais un touchant usage — autre exemple de ce sentiment de solidarité que nous avons déjà relevé chez les Serbes — veut qu'après l'enterrement, la veuve ou les filles du défunt aillent porter, en habits de deuil, des aumônes et des vêtements aux pauvres du village. Pendant plusieurs jours, elles ne sortent que les cheveux flottants, leur pelisse retournée, et chantant leur douleur en lamentations modulées. Les hommes marchent la tête découverte.

Les fêtes sont nombreuses en Serbie ; et toutes se manifestent par des chants et des danses qui se prolongent à l'infini.

A la "Slava", jour de la fête patronale, dans l'église orthodoxe, dont le clocher est bossué d'or, tous les cierges sont allumés et les fidèles échangent les gâteaux symboliques. Puis l'heure des festins a sonné. Et chaque convive est invité à prononcer le "zdrantza" traditionnel, c'est-à-dire le toast qui fera valoir son talent d'improvisateur. Des poètes, effleurant du pouce leur guzle, disent en récitatif les "pesmas" qui glorifient Marko Kratievitch, le martyr légendaire du Moyen-Age.

Le soir, c'est la danse du "kolo". Les jeunes hommes, en veste de drap rouge, ceinture violette et culottes bouffantes enfilées dans de larges bottes, vont inviter les blondes filles au bonnet grec écarlate, aux colliers de corail et de sequins d'or, dont la taille élancée disparaît sous la pelisse en peau d'agneau richement brodée, et dont les jambes nerveuses sont emprisonnées dans des bottines rouges. — Le signal est donné.



L'échange des couronnes de fleurs après la célébration du mariage

rité sociale, elle se rend en masse, la joie dans les yeux, un refrain sur les lèvres, chez ses obligés. Là, tous sont conviés au repas du soir, et la journée s'achève au milieu des chants et des danses.

Car l'amour passionné de la musique est un des caractères distinctifs de la nationalité serbe.

Si ce peuple, qui gémit pendant des siècles sous la domination turque, avait conservé de l'irremédiable désastre de Kossovo le plus douloureux souvenir et l'attestait dans ses chansons de geste, il affirmait, avec non moins d'énergie, son espoir des revanches futures, en un cycle de poésies héroïques qui célébraient les "haïdoucks", les bandits-patriotes, grands exterminateurs de l'ennemi héréditaire. Et, pour donner une expression plus saisissante encore à des chants qui étaient, en cette langue slave d'une si harmonieuse souplesse, l'histoire vécue de tant d'opprimés, le moine au fond de sa cellule et le pâtre sur la montagne, le laboureur après la sieste et la femme lasse de filer la laine, tous enfin s'accompagnaient de la "guzle" au murmure plaintif.

Garçons et filles, par couples alternés, forment une ronde dont les extrémités ne se rejoignent pas. Ils se tiennent soit par la main, soit par un mouchoir attaché à la ceinture, et s'avancent ou se reculent à tour de rôle. Quand le "gaidé" (cornemuse) et le flageolet leur font défaut, ils chantent des rondes, semblables à celle-ci, dont nous empruntons l'élégante traduction à Mme Dora d'Istria :

—Bel alezan à la crinière d'or,
Dis-moi, ton maître est-il marié ?

—Non, belle fille, mais à l'automne, il songe à [t'épouser.

—Si tu disais vrai, bel alezan,
Je garnirais ton poitrail,
Avec mes atours d'or et d'argent,

Et j'entourerais ton front de mon collier d'or.

Souvent des réminiscences païennes viennent tempérer d'une note d'art de poésie imprévue l'éclat un peu vif de ces scènes réalistes. La fête de la "Kralitze" ou de la Reine, à la Pentecôte, a conservé les traces de cette imprégnation mythologique, vivace dans l'âme populaire, et que n'a jamais pu en arracher l'influence du christianisme. La "Kralitze" est célébrée par des jeunes filles. L'une d'elles précède le cortège, une bannière à la main. La compagne qui la suit immédiatement représente le Roi, une troisième joue le rôle principal, celui de la Reine : elle disparaît sous les plis neigeux du voile qui l'enveloppe ; elle est escortée de ses demoiselles d'honneur, exquises dans la splendeur de leur costume oriental, sous leur corsage de soie brodé d'argent, que serre à la taille la "kozabaika" de velours rouge, garnie de martre. Elles s'arrêtent toutes en chantant et en dansant devant chaque maison du village. Le thème général de leur "pesmas", qu'elles développent souvent par improvisation suivant la mode serbe, est le mariage, le choix de l'époux, les félicités de la vie conjugale. A la fin de chaque couplet, composé de cinq à six vers d'inégale grandeur, le chœur s'écrie : "Lelio ! Lelio !" invocation à la divinité slave qui préside aux heureuses alliances.

Les hommes ont aussi leurs réjouissances spéciales : les fêtes du grand et du petit "Sabor".

Les paysans de plusieurs villages se donnent rendez-vous près d'une église ou d'un monastère perdu dans la profondeur des forêts. Tous arrivent avec leurs plus belles armes, le seul ornement de la maison.

Après la prière dans l'église, ils préludent par un repas fraternel aux jeux, qui dureront toute la journée.

C'est un beau et réconfortant spectacle que celui de ces hommes jeunes et vigoureux s'entraînant, comme les athlètes des temps antiques, aux exercices du corps. Leur taille est superbe et leurs bras bien musclés. Ils ont une figure noble et expressive, des pommettes saillantes, un nez en bec d'aigle ; et il semble que leur fier regard doive fixer, sans fléchir, les rayons du soleil. Ils portent de longs cheveux et d'épaisses moustaches. A qui demande leur nom et leur naissance, ils répondent :

"Nous sommes tous nobles !"

C'est ainsi que se forment les "pobatrimes" qui sont un des caractères distinctifs de la société serbe. Chaque citoyen a son frère d'adoption ; les femmes ont aussi leur soeur d'adoption. Ces sortes d'union ne sont définitivement scellées qu'après une année de noviciat. Bénies par l'Eglise, elles deviennent si étroites et si fortes qu'elles sont parfois considérées comme un obstacle au mariage. Elles sont encore une consolation pour les déceptions du coeur ; et l'on comprend alors le sens de cette "pesma", qui n'est qu'un long sanglot :

—N'as-tu pas froid aux pieds, petite soeur ?

—Non pas aux pieds, ô mon frère,

Mais un froid glacial à mon pauvre coeur.

Toutefois ce n'est pas la neige qui m'a refroidie ;

C'est ma mère qui m'a glacée

En me donnant à celui que je hais.

Nous croyons avoir suffisamment justifié le titre de cette étude ; nous concluons : non, le Serbe n'est pas cruel ; ses sentiments religieux, son patriotisme qu'exalte le souvenir des gloires passées, ses instincts de démocratie fraternelle, son respect familial, son culte de l'amitié et de l'amour démontrent assez que cette honnête population ne saurait être confondue avec la bande de politiciens armés dont les sinistres exploits feraient douter de la "douce Serbie !"

PAUL D'ESTREE.



Halte au milieu des fleurs

CONSEILS AUX JEUNES GENS

Parmi les observateurs qui se piquent d'étudier le monde avec finesse et sagacité, y en a-t-il beaucoup qui soupçonnent cette vérité : "L'amour sentimental cause plus de ravages chez les jeunes gens que chez les jeunes filles."

La série de nos causeries, dont le mariage est le thème ordinaire, provoque de la part de nos lecteurs des confidences sincères qui confirment chaque jour pour moi l'exactitude du fait.

Il semble au premier abord que les aspirations poétiques des jeunes filles, leurs rêveries devenues classiques et légendaires les destinent à être les plus malheureuses victimes du sentimentalisme, c'est une erreur. L'âme féminine, si langoureuse soit-elle, conserve une souplesse, une faculté d'adaptation qui la préserve des décisions extrêmes, un fond de bon sens positif lui conserve sa lucidité. Je ne parle ici nullement de l'amour profond et véritable pour lequel un coeur de femme possède une folle générosité qu'un coeur d'homme ne saurait dépasser. Je fais le procès de ces flirts enfantins auxquels s'essaye la jeune fille qui étrenne sa robe longue avec le rhétoricien imberbe et rougissant. Ils échangent quelques fleurs, disent avec trouble des riens mignards et fades, murmurent des promesses, des serments invraisemblables. Eh bien, je le répète, dans ce jeu puéril, dans cette parodie imparfaite et maladroite de la vraie tendresse, les deux acteurs n'ont pas une même conviction. Pour la fillette, c'est une façon de s'affirmer à elle-même qu'elle peut plaire, qu'elle a chance de trouver plus tard un époux ; c'est le premier tribut apporté à sa grâce naissante, une quasi-certitude d'être remarquée, admirée quand elle sera femme. Parce que son cousin, son ami d'enfance lui a dit d'une voix tremblante et fatale : "Vous êtes belle, votre souvenir me hante, illumine les sombres murs de mon collège," elle ne se croit pas liée ; cette déclaration enflammée lui donne de la coquetterie, de la joie, mais elle ne s'abandonne pas sans réserve à son émotion.

Le jeune homme la prend au sérieux ; son coeur s'épanouit en un naïf orgueil ; occuper la pensée de cette enfant aux "yeux bleus", au "teint de lis", songer qu'elle se pare pour lui plaire, lui donne un véritable vertige ; derrière ses livres d'étude, il rêve, il ébauche des vers. Il entretient en lui ce sentimentalisme avec d'autant plus de force qu'il refuse plus d'en convenir au dehors. Cette tendance est dangereuse, elle fait dévier vers la rêverie inutile et déprimante les premières énergies. Que peut-il résulter de ce sentimentalisme prématuré ? rien ; il a dix-sept ans, ce n'est qu'à vingt-cinq qu'il pourra se marier, s'il possède une situation assurée encore !

Il a donc devant lui la perspective de huit ou dix ans d'attente douloureuse, aggravée par la recherche toujours pénible d'une situation. Il n'est qu'un enfant, mal accoutumé à voir ses désirs irréalisés ; et cette impossibilité absolue d'épouser celle qu'il croit aimer, la nécessité d'un labeur inlassable pour la conquérir lui enlèvent son énergie.

Plus fort, il serait stimulé par une profonde affection ; mais faible, irrésolu, mal armé pour la lutte, il se laisse abattre par une entreprise trop vaste, il gémit, il pleure, semblable à Chérubin, sentimental, rêveur et découragé.

Cette action déprimante des flirts prématurés peut retarder, enrayer même une carrière ; mon devoir était de la signaler à mes jeunes lecteurs ; j'espère qu'ils conviendront sincèrement du danger ; ceux qui ne l'ont point encore côtoyé l'éviteront avec sagesse, ceux qui en souffrent en sortiront avec courage.

Qu'ils attendent que leur jugement, leur volonté, leur coeur soient formés pour se livrer à un flirt banal, mais à une profonde et saine affection qui pourra être l'unique passion de leur vie d'homme.

UN FAVORI

Le BAUME RHUMAL est le remède favori des mères de famille.

VERS LE POLE SUD

NORD ET SUD. — LES EXPLORATIONS AUSTRALES. — L'ANTARCTIDE. — CE QU'ON EN SAIT. — L'AURORE ET LE BAGNE POLAIRES.

Un jeune médecin français, digne héritier d'un nom illustre, le Dr Jean Charcot, doit partir prochainement pour le Pôle-Sud ou Austral.

Peut-être, lorsque ces lignes paraîtront, le docteur et ses vaillants compagnons : MM. de Gerlache, W. Stokes, Bonnier, Péres, Bleineau, Matha, Rey, seront-ils déjà en route vers les solitudes glacées de la Terre Alexandre.

Le temps presse, puisqu'il s'agit d'aller secourir un explorateur suédois, Nordenskjöld, dont on est sans nouvelle depuis longtemps, et que deux expéditions sont déjà en chemin, que deux autres vont partir incessamment à la découverte du voyageur et... du Pôle !

Jamais pareil effort dans ce sens n'avait été tenté simultanément par les nations civilisées ; jusqu'à ce jour, l'Europe et l'Amérique avaient tout naturellement dirigé leurs navires vers notre voisin, le "Pôle boréal", et de ce côté l'exploration est sur le point d'aboutir.

Si nos géographes n'ont pas encore atteint cette latitude, 90°, dont ils rêvent, ils l'ont du moins approchée de très près : 86° 33'. Il ne reste donc plus que trois degrés à couvrir — exactement 30 27 minutes, pour être au but !

Dans l'hémisphère sud, au contraire, (hémisphère austral ou antarctique), la marche vers le parallèle 90° est beaucoup moins avancée puisqu'elle s'arrête à la latitude 82° 17'. Il est vrai que, sauf en ces derniers temps, on n'y a pas mis le même zèle.

Cette différence de traitements, appliqués aux deux points, somme toute aussi intéressants l'un que l'autre, autour desquels notre globe tourne sur lui-même — s'explique par plusieurs raisons.

Et d'abord, si l'on regarde la mappemonde, on constate que dans notre hémisphère les terres : Europe et Asie d'un côté, Amérique de l'autre, s'avancent bien au delà du cercle polaire, formant un anneau de "continents" tout autour du Pôle.

La configuration est tout autre dans l'hémisphère austral. Là les continents : Afrique, Amérique du Sud, se terminent en pointe bien au delà du cercle polaire et du Pôle, par conséquent.

Le cap Horn, qui s'en rapproche le plus, en est encore à plus de "trente degrés". Le Pôle-Sud se trouve donc beaucoup plus éloigné des continents et surtout des "continents civilisés". En outre, il est beaucoup plus froid. C'est le contraire qui devrait être. En effet, à la période solaire que nous traversons, les habitants du monde antarctique reçoivent chaque année quelques milliards de calories de plus que nous.

Heureusement, les courants équatoriaux qui remontent plus haut dans nos mers viennent corriger ce défaut et faire pencher la balance en notre faveur.

Grâce à eux, à ces eaux tièdes, qui corrodent la calotte de glace, les vaisseaux ont pu, à travers la banquise, au milieu des icebergs flottants, s'élever au delà du 80ème parallèle.

Au sud, au contraire, dès le 75ème parallèle, la navigation devient presque impossible.

Rien d'étonnant, dès lors, que notre monde boréal plus accessible soit mieux connu. La découverte du Pôle-Nord n'ajoutera sans doute que peu de choses aux notions, désormais acquises.

On sait qu'il n'y a là ni continent, ni mer libre... Rien qu'une croûte de glace et un peu de neige, mais cette neige, nul oeil humain ne l'a contemplée jusqu'à cette heure, et l'ambition de poser le premier son talon sur cette neige virginale enfante des héros.

Tous les jours, on se rapproche du but, de cette latitude 90° où le parallèle se réduit à un point qui est le Pôle ! L'atteindra-t-on jamais ?...

Rappelons à ce propos que, dans cette course

vers le Pôle-Nord, les explorateurs du "Fram" viennent d'être distancés par un concurrent plus modeste.

Un méridional, un "latin", a vaincu ces Norvégiens, qui triomphèrent un peu bruyamment.

Cet homme, c'est le duc des Abruzzes, qui s'est avancé jusqu'au parallèle 86° 33', battant de 19 minutes (plus de 30 milles) le record du fameux Nanson : 86° 14'.

LES EXPLORATIONS AUSTRALES

Telle est la situation dans notre hémisphère. La conquête du Pôle opposé ou antarctique, en revanche, est loin d'être en aussi bon chemin.

Jusqu'à ce jour, on n'a pas dépassé la latitude 82° 17', record de Scott, dont nous parlerons tout à l'heure.

Cependant, on est à l'oeuvre depuis longtemps, et ici aussi, c'est un Français : Loziers-Bouvet, qui, dès 1739 (avant le célèbre navigateur Cook par conséquent), a donné le branle en découvrant l'île de la Circoncision.

Plusieurs Français suivirent ses traces dans les mers australes : Marion Dufrene (1772), Yves de

Dernièrement, l'agence Havas communiquait cette dépêche, la dernière qu'on ait reçue des hardis navigateurs :

"L'expédition antarctique allemande, ayant à bord M. Grauss, a hiverné sans accident au large d'une terre qu'elle a découverte, par 66° 2 de latitude et 89° 48 de longitude est. Elle se dirige vers Durban. Tout va bien à bord.

"Océan Indien, 12 mai 1903.

"VON DRYGALSKI."

Les Allemands ont du charbon et des vivres pour une période qui peut aller jusqu'en 1904.

Après l'expédition allemande vient l'expédition anglaise de M. Scott, qui quitta l'Angleterre le 6 avril 1901. Quatre mois plus tard, le "Discovery", qui le transporte, se trouvait aux environs de la Terre Victoria.

Le "Discovery", solidement construit en bois, est aménagé au mieux des intérêts de la science et de ceux qui la servent.

En 1902, le "Morning", capitaine Colbeck, est allé à la rencontre des Anglais, sur le compte desquels on concevait quelques inquiétudes, heureusement non justifiées.

Aujourd'hui, on annonce le retour prochain de l'Anglais Scott, le triomphateur du Pôle-Sud, le "détenteur du record", puisqu'il a pu pousser jusqu'au parallèle 82° 17', dépassant de plusieurs degrés son compatriote Boss (78° 10'), ainsi que Borch-Grevinck (78° 50').

Mentionnons encore l'expédition écossaise, dirigée par W.-S. Bruce, sur le vapeur "Scotia", capitaine Robertson, qui étudie les îles Falkland.

Enfin, la quatrième expédition qui attaque le pôle d'un autre côté est celle que commande Nordenskiöld, sur le vapeur "Antarctic", capitaine Larjans.

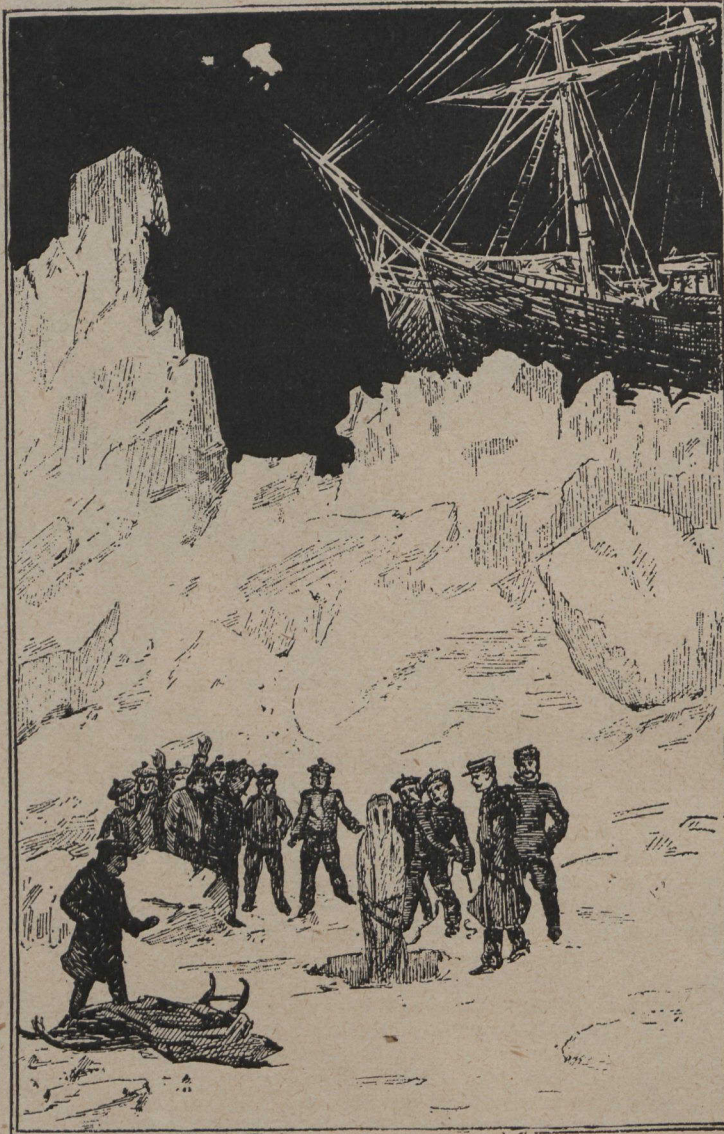
Depuis de longs mois, on est sans nouvelle des voyageurs, et c'est à leur recherche que vont s'élanter le docteur Charcot et son héroïque collaborateur, le commandant de Guerlache.

Celui-ci, qui fit en 1898 une première campagne au Pôle-Sud, mérite bien une mention spéciale parmi les explorateurs de ces dernières années.

Parti presque sans subvention, sur un mauvais baleinier, "La Belgica", acquis de ses deniers et rafistolé à la diable, il fut le premier navigateur bloqué par la banquise australe.

Ce brave marin, qui eut à subir toutes les angoisses, toutes les trances de cet hivernage mal préparé, raconte ainsi les funérailles du plus cher de ses compagnons, Danco :

"... Vers onze heures, lorsque la nuit eut fait place à la lueur blafarde et diffuse qui tenait lieu de jour, quatre hommes s'attelèrent au traîneau sur lequel le corps de notre camarade avait été déposé et le halèrent jusqu'au lieu d'immersion. L'état-major tout entier, puis l'équipage, vêtu de ses meilleurs



Les funérailles de M. Emile Danco

Kerguelen, qui donna son nom à un îlot de l'Antarctique, et combien d'autres...

Parmi ceux-là, le plus illustre fut Dumont-d'Urville, qui, sur l'"Astrolabe", le vaisseau qui avait rapporté en France les reliques de La Pérouse, se lança à son tour, à travers l'océan Glacial antarctique.

Pendant son voyage, qui dura près de trois ans (1837-40), il découvrit et baptisa les terres Louis-Philippe, Joinville, Adélie Clarie, etc.

Pour être juste envers les autres voyageurs européens, nommons encore, après Cook, le baleinier Wedell qui, un des premiers, franchit le 80ème parallèle austral, de Wilkes, et enfin, l'Anglais James Ross qui, en 1841, découvrit deux volcans voisins au nom sinistre : les monts "Erebus" et "Terror".

A l'heure actuelle, il y a déjà quatre expéditions en train d'explorer des mystérieuses régions de l'Antarctique.

La première en date est celle que commande le professeur allemand, E. Drygalsky, partie de l'embouchure de l'Elbe, le 15 avril 1901.



Le Docteur Jean Charcot

vêtements, suivaient. Au bord du trou ouvert dans la glace, le convoi s'arrêta, et tandis que tous nous nous découvrons, j'adressai quelques mots d'adieu à l'ami dont nous allions nous séparer pour toujours.

"Puis, le corps fut soulevé et posé horizontalement dans le trou. Comme le sac avait été lesté d'un poids, du côté des pieds, il se dressa tout droit avant de descendre lentement et de s'engloutir dans l'abîme. Quelques matelots reculèrent alors, saisis d'une instinctive horreur."

Et voilà un des mille drames de la vie au Pôle !

L'ANTARCTIDE. — CE QU'ON EN SAIT

"Antarctide", c'est le nom que certains géographes donnent aux régions inconnues du Pôle-Sud, à ce monde mystérieux au seuil duquel se dressent deux gardiens redoutables, les monts "Terror" et "Erebus", vomissant des flammes.

L'explorateur qui baptisa ces volcans jumeaux de ces noms tragiques avait sans doute éprouvé plus qu'un autre l'horreur du paysage austral.

Perdu sur la banquise, mourant de froid et de faim, il avait dû, pendant les longues heures de la nuit polaire, contempler avec effroi ces deux sentinelles géantes et glacées qui se tiennent là, relevant leur torche rouge à 4,000 verges au-dessus des flots solides de l'Océan Glacial. Que sait-on sur cette Antarctide ?... Peu de choses. Le Pôle-Sud appartient-il, comme l'autre, à Neptune, dieu des mers, ou bien repose-t-il sur la terre ferme ?... impossible de le dire.

Toutefois, les savants présumant qu'il doit exister par là une terre assez vaste destinée à compenser cette maigreur des continents austraux que nous signalions tout à l'heure.

Les nombreux rochers transportés au loin par les "icebergs" donnent une nouvelle créance à cette hypothèse, mais il n'est pas permis de se prononcer encore.

Quoi qu'il en soit, terre ou mer, c'est la banquise, l'infrangible et éternelle carapace de glace qui s'étend partout à partir du 75^e parallèle.

Aussi, est-ce en traîneau ou à pied, au prix de fatigues et de souffrances inouïes, que l'explorateur Scott a pu atteindre cette latitude 82° 17', que personne n'a approchée depuis.

Quant à la flore et à la faune, c'est à peu près celle du Pôle-Nord en plus pauvre.

Seuls les oiseaux : pingouins, pétrels, goélands, manchots, plongeurs, eiders, mouettes, albatros, chinois, existent en nombre à l'un et à l'autre bout de l'axe terrestre.

Ces volatiles coriaces, quelques ours blancs, quelques otaries, voilà le seul gibier, le seul élément de nutrition et de... distraction accordé par la Nature aux voyageurs du monde austral.

Représentez-vous maintenant l'existence que mènent les explorateurs déportés aux extrêmes limites du monde habitable, et vous comprendrez qu'il faille une certaine somme de courage pour s'embarquer, passager bienveillant vers ce baigne polaire. Qu'on se dirige vers notre pôle ou vers l'autre, cette vie est la même, avec quelques aggravations de plus au sud.

...Après s'être frayé un passage à coup de scies et de dynamite, il a fallu s'arrêter. Le vaisseau, encastré dans la banquise, assailli par les glaçons, n'est plus qu'un glaçon lui-même, et la lente poussée des icebergs fait craquer sa membrure d'une façon inquiétante.

L'hiver et la nuit — la nuit aussi longue que l'hiver — viennent de commencer, et pendant des mois les voyageurs ne verront d'autre lumière que la lampe fumeuse du bord ou les rares étoiles du pôle céleste.

Autour d'eux, ce sera, pendant des semaines, le même paysage morne et blafard, le même silence de mort qui impressionne les plus courageux.

La neige tombe... et il faut attendre qu'elle se soit durcie pour tenter quelque excursion qui arrachera les hommes à cette inaction déprimante plus dangereuse que les pires fatigues de la marche en avant.

Réunis dans le "carré" et emmitoufflés de fourrures, les officiers et les matelots fument et se chauffent autour du même poêle.

Pour économiser le charbon, qui s'épuise, on brûle la graisse des phoques ou des ours abattus, et du foyer monte une odeur âcre qui empuantit l'air. Chaque fois qu'on ouvre la porte, le refroidissement brusque produit condense en fins cristaux la vapeur émanée de tous les corps assemblés là, et il neige. Il neige, sous ce plafond bas, dans cette salle enfumée et encombrée, aux épaisses murailles de chêne, tout autour du calorifère aux tôles rougies. Dès que le temps le permet, les prisonniers sortent pour chasser ou se promener tout simplement.



Une bourrasque au Pôle Sud

On attelle les traîneaux, les compagnons s'attachent pour se soutenir mutuellement en cas de chute dans quelque fissure traîtresse, et ils vont à l'aventure. Leur haleine givre leur barbe, la transforme en stalactite de glace, leurs vêtements se raidissent, et l'on avance quand même. Mais bientôt il faut rentrer. L'heure de repartir n'est pas encore venue.

Au dire des officiers, cette période de repos forcé est la plus redoutable pour les marins que ronge le spleen boréal, aussi, les chefs font-ils leur possible pour distraire leur équipage.

La moindre diversion suffit parfois. Pendant leur hivernage, les matelots de la "Belgica" lurent et relurent les "Trois Mousquetaires", et les officiers firent leur pâture intellectuelle des piè-

ces de Labiche. De même, le plus petit fait : la poursuite d'un pingouin, le passage d'une mouette, messagère d'été, la capture d'un ours auquel un matelot apprend le maniement d'armes, suffisent à déridier ces hommes retranchés du reste des vivants.

Parfois, la nature s'en mêle, et pour adoucir leur sort — ou peut-être pour mieux leur en faire sentir la cruauté ensuite — elle leur accorde un de ses plus magnifiques spectacles : l'aurore boréale, ou mieux, "australe", puisque nous sommes dans l'hémisphère de ce nom.

Des lueurs phosphorescentes sillonnent l'horizon vers le pôle, puis s'élèvent, grandissent, éclairant la voûte nocturne jusqu'au zénith.

C'est un feu d'artifice splendide, une gigantesque et mouvante queue de paon peinte de toutes les couleurs du spectre.

Dans l'air irradié, la déesse de l'arc-en-ciel, Iris, danse en laissant flotter ses écharpes multicolores, et pour mieux jouir du tableau, les hommes se précipitent hors de la casemate enfumée.

À côté d'eux, le vaisseau, scellé dans la banquise, givré par le froid, se réveille, s'agite à son tour sous la pluie de feu.

Il s'illumine de la coque à la pointe des mâts, se pavoise de mille flammes. On dirait une nef féerique, quelque merveilleux navire de verre filé et coloré voguant sur une mer de rêve, mais bientôt le phénomène magnétique cesse, s'enfuit avec le courant qui l'apporta.

Peu à peu, le paysage redevient ce qu'il était, un chaos de neige aux lueurs blémissements... Puis tout se dérobe, s'éteint aux yeux des spectateurs désenchantés.

Tout s'éteint... Et sur eux, le ciel un instant entr'ouvert, fendu jusqu'à l'Empyrée, retombe plus bas et plus lourd comme une chape de plomb.

GAYAR.

CONSEILS PRATIQUES

INSOMNIE. — L'insomnie est due souvent à la fatigue nerveuse, souvent aussi à un état de faiblesse extrême. Si l'insomnie n'est pas la conséquence d'une maladie organique, on peut essayer de la traiter par des moyens simples. En général, éviter les remèdes trop actifs, les soporifiques, qui ont toujours une répercussion fâcheuse sur la santé. Quelquefois, l'insomnie est due à une mauvaise manière de se coucher. Les anémiques doivent avoir la tête basse ; les sanguins, la tête haute. On combat l'insomnie par des infusions de tilleul additionnées de deux feuilles d'orange. Une infusion de fleurs d'orange est aussi très efficace. De tous les soporifiques médicaux, le sirop de chloral à petite dose est le plus recommandable.

BUVEZ AVANT LES REPAS. — La Faculté change d'avis avec une désinvolture qui ne laisse pas d'irriter nos bonnes volontés, anxieuses de se mettre d'accord avec elle. Jusqu'ici, nous avons vu que boire de l'eau avant les repas était très préjudiciable à la digestion, et nous imposions très énergiquement à nos enfants ce rigoureux principe.

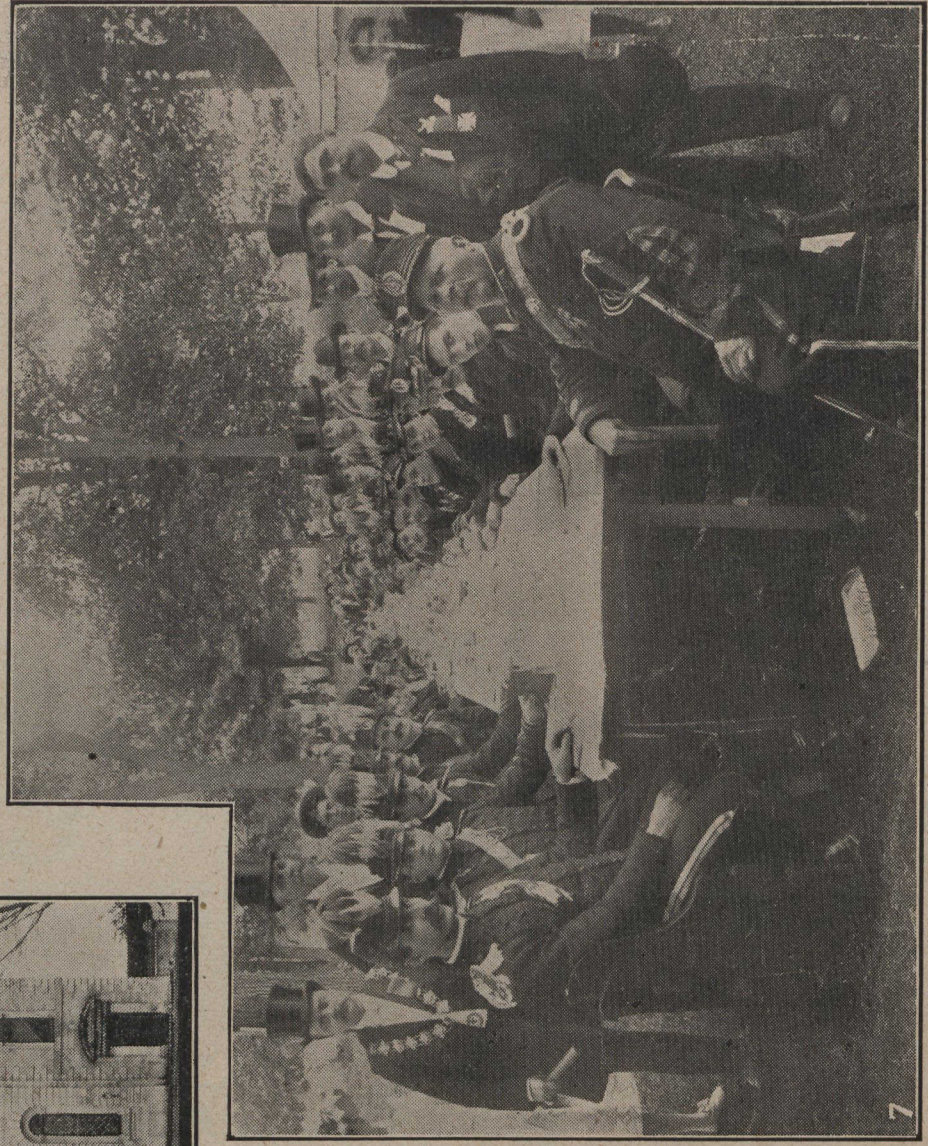
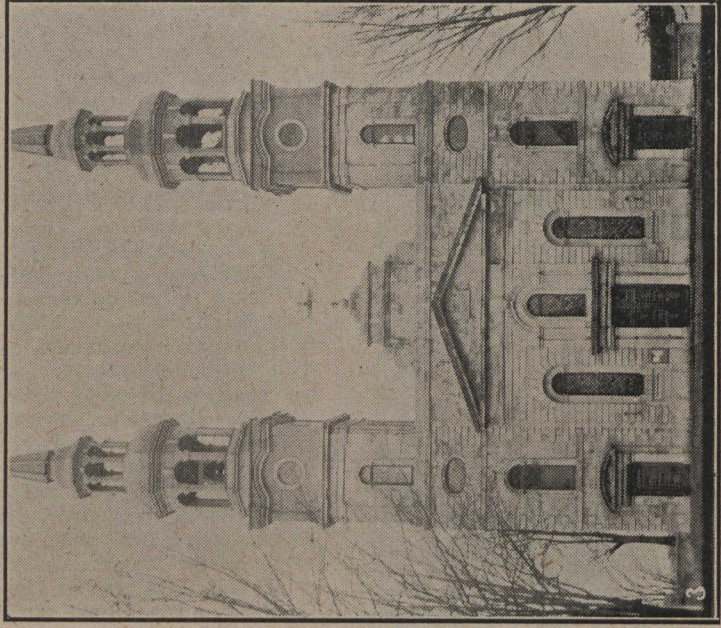
Voici que messieurs les docteurs déclarent maintenant qu'un peu d'eau prise avant le repas est au contraire favorable à la digestion des aliments. Cette eau, par exemple, doit être absorbée en certaines conditions. Elle ne doit pas être trop froide, de crainte d'abaisser la température de l'estomac au-dessous de la normale. Il faut, de plus, n'en prendre qu'une très petite quantité, sous peine de diluer le suc gastrique, qui n'agirait pas avec autant d'intensité sur les aliments. Une petite quantité d'eau lave au contraire tout le mucus qui a pu rester attaché aux parois de l'estomac et permet au suc gastrique d'attaquer immédiatement les substances absorbées.

MOYEN D'ARRÊTER LES DOULEURS DANS LES CAS DE BRÛLURE. — Il suffit de faire couler sur la partie malade, lentement et sans interruption, le contenu d'un syphon d'eau de seltz.



Le commandant de Guerlache

LA DÉMONSTRATION DES FORESTIERS CATHOLIQUES AU SAULT-AU-RECOLLET



1. M. l'abbé M. Auclair, chapelain.—2. M. l'abbé C. Beaubien, prédicateur.—3. L'église.—4. M. l'échevin E.-N. Hébert, représentant le maire de Montréal.—5. M. Maurice Desroches, chef-ranger de la Cour Saint-Jean-Baptiste, No 222.—6. La procession arrivant au village.—7. Le banquet.
(Photo. Laprés et Lavergne, coin des Saint-Denis et Ontario)



LA REINE ALEXANDRA VISITANT UN HOPITAL A DUBLIN, LORS DE SON RECENT VOYAGE EN IRLANDE

LA MORT DU GÉANT ORPHITE

Le brave Andronique, après avoir erré longtemps sur les mers, en proie aux tempêtes que soulevaient contre lui de méchants génies et de mauvaises fées, avait abordé dans l'île d'Avolis, habitée par une fée aimable et bienveillante nommée Sophrosine. Quand il voulut retourner dans son pays natal, le royaume d'Arzilla, situé à l'autre extrémité de la terre, avant de se remettre en route, il demanda aide et protection à la fée Sophrosine.

Celle-ci lui donna d'abord le conseil d'éviter le cruel Aquilon qui se déchaîne au nord sur les mers, et de suivre, pour aborder dans son pays, les rivages plus doux du pays des Nabathéniens. Lorsque la sage fée vit qu'il ne manquait rien au brave Andronique pour se bien conduire, elle le laissa partir. Mais auparavant, pour le mettre à l'abri des sortilèges, elle lui remit un petit livre en lui recommandant de le porter toujours avec lui. Ce livre merveilleux enseignait le secret de détruire toutes sortes d'enchantements. Elle lui fit encore un autre présent, plus puissant et plus beau que tout ce que les mortels peuvent imaginer. Ce n'était pourtant qu'un simple cor ; mais le son de ce cor était si horrible, qu'il n'était être vivant qui pût l'entendre sans périr aussitôt d'épouvante : la fureur du vent, les éclats du tonnerre, les mugissements sourds des tremblements de terre eussent paru les sons d'un flageolet en comparaison. Andronique, muni de ces bons conseils et de ces riches présents, remercia bien la sage fée, prit congé d'elle et partit. Il sortit du port et vogua sur une mer tranquille, où le zéphyr seul, dirigeant son souffle agréable et frais sur la poupe, suffisait pour enfler les voiles de son vaisseau.

Il naviguait depuis quelques jours, quand il arriva aux confins du royaume d'Arzilla, pays si riche en myrrhe et en autres parfums que l'air en est tout embaumé. Alors, il descendit à terre et, poursuivant sa route à pied, atteignit un pays où deux larges fleuves unissaient leurs eaux ; et tout à coup il aperçut une petite barque qui voguait rapidement et paraissait se diriger de son côté.

Sur la barque, un vieillard, dont la barbe blanche descendait jusqu'à la ceinture, se tenait debout. Il engagea Andronique à monter avec lui dans l'embarcation.

« Mon cher fils, lui cria-t-il, la mort est prête à te frapper. Viens vite auprès de moi, je te passerai sur la rive opposée à celle-ci ; sinon, tu cours tout droit à ta perte. Tu ne marcherais pas plus de cent pas sans rencontrer la caverne sanglante qui sert de demeure au plus horrible des géants ; sa taille dépasse douze pieds. Il est si cruel, que nul voyageur ne peut éviter la mort ; mais tous périssent assommés, écorchés par ses mains redoutables, quelquefois même dévorés tout vivants. Il tend des filets très forts autour de sa caverne et sait si bien effrayer le malheureux voyageur par son aspect et par ses cris, qu'il parvient à le faire tomber dans ses filets. Alors, on est perdu sans retour.

— Je vous rends grâce, bon père, lui répondit Andronique. Mais j'ai plus d'estime pour l'honneur que de crainte pour le danger. Depuis longtemps je connais la cruauté de ce géant. A l'heure où je rentre au royaume de mes pères, mûri par l'expérience et endurci par les mille périls que j'ai courus dans mes voyages, je veux signaler mon retour en délivrant mon peuple du fléau qui l'accable depuis si longtemps déjà. Dieu, qui m'inspire de marcher pour punir ce monstre, me fait espérer que son secours m'aidera dans cette entreprise.

— Va donc en paix, jeune homme, répondit le vieillard, et que Dieu te protège ! »

On apercevait un petit sentier sablonneux entre le cours des deux fleuves et le marais formé du limon de leurs eaux débordées. Là, s'élevait la demeure solitaire du géant Orphite ; c'est ainsi, en effet, que se nommait le monstre. Les murs de la caverne étaient entièrement recouverts d'os humains et de têtes déchamées. Le géant veillait à l'affût, sur sa porte ; il sentit une vive joie en voyant s'approcher une victime qui allait bientôt

tomber dans ses filets, car il était affamé depuis plusieurs jours. Mais, quand il l'eut aperçu, Andronique porta à ses lèvres le cor merveilleux que lui avait donné la fée, et souffla avec force : un bruit terrible, fantastique, déchira les airs. Le géant recule d'horreur et d'épouvante. Andronique continue à sonner. Le géant fuit, plus effrayé que jamais ; la peur trouble ses yeux, et, ne pouvant plus se diriger, il va de lui-même se jeter dans ses propres filets, dont les mailles d'airain l'emprisonnent étroitement.

Andronique descendit de cheval. Tirant son épée, il se précipita sur le géant, qui demeurait sans mouvement et sans défense, et, du fil de son épée, il lui trancha la tête. Mais, à sa grande surprise, le géant Orphite se baissa avec tranquillité, ramassa dans les mailles de son filet sa tête encore sanglante, et la rattacha à son corps, aussi facilement que s'il eût joint deux morceaux de cire. Plusieurs fois Andronique trancha la tête du géant ; mais toujours la tête reprenait sa place sur le tronc, grimaçant avec mépris.

Désespérant de le vaincre, Andronique attachait les bras du géant sur son dos avec une chaîne, le fit alors lever, l'enchaîna à la queue de son cheval et poursuivit sa route. Tout en chevauchant, il réfléchissait à la force singulière du monstre, qu'il n'avait pu tuer, quand il eut l'idée d'ouvrir le livre merveilleux dont la fée lui avait fait présent, et d'y chercher le secret de cette force.

A la dixième page, il lut que la vie du géant Orphite était attachée à sa chevelure épaisse, qu'il suffisait de trancher pour rompre du même coup le fil de cette vie redoutable.



Alors le géant s'élança à sa poursuite

Andronique se promit bien de trancher à la fois la tête du géant et la chevelure fatale d'où dépendait sa vie. Déjà la nuit venait, quand il mit pied à terre sur une plage déserte, au bord de la mer. Il détacha le monstre, qui se tordait de rage dans ses liens, et, s'élançant encore une fois sur lui, avec son épée il fit rouler sa tête sur le sable. Alors, Andronique se saisit de cette tête et sauta légèrement sur son cheval, qui, déployant son indomptable vitesse, le porta en un instant fort loin du lieu du combat.

Cependant, le géant Orphite cherchait sa tête dans la poussière pour la replacer sur ses épaules, comme il l'avait fait jusque-là. Ses mains fouillaient avec anxiété le sable rougi par le sang ; mais ses doigts ne rencontraient que les graviers polis et les herbes humides du rivage. Dans le lointain, on entendait le bruit du cheval d'Andronique, qui s'éloignait au galop. Alors, le géant s'élança à sa poursuite, faisant d'énormes enjambées. Mais la course de son cheval avait donné une grande avance à Andronique, et quand il entendit derrière lui les bonds du géant, il eut le temps de saisir son épée, dont le fil était fort tranchant. Tenant cette vilaine tête d'une main par le nez, il la tondit très exactement de tous côtés.

A l'instant, le visage du géant Orphite se revêtit d'une pâleur livide ; ses yeux devinrent hagards, sa bouche béante fit une horrible grimace ; et, pendant que cette tête donnait ainsi tous les signes de la mort, Andronique entendit derrière

lui la chute lourde d'un corps énorme qui s'abattait inanimé sur le sable.

S'étant retourné, Andronique vit le cadavre du géant qui gisait à terre, et, tout autour, un vol sinistre de corbeaux s'abattait.

Andronique se dressa sur ses étriers, et voici que là-bas, au loin, devant lui, la cité d'Arzilla, sa patrie, surgissait, flamboyant dans les rayons du soleil couchant.

Ainsi mourut le géant Orphite.

JEAN D'AVRIL.

CONSEILS PRATIQUES

A TABLE. — Les plats seront toujours présentés à la gauche de la personne, ni trop haut, ni trop bas, ni trop peu avancés, de manière à ce qu'elle puisse se servir commodément. Le plat est posé sur une serviette et tenu en dessus ; ne permettez jamais que l'on pose le pouce sur le bord. Les vins se versent à droite ; un petit mouvement semi-circulaire du poignet, en relevant la bouteille, empêche de laisser tomber une goutte sur la nappe. Pour changer les assiettes, on doit prendre l'assiette sale de la main droite, tandis que la gauche glisse l'assiette propre, avec, dedans, la fourchette, si c'est après un plat de poisson. Un convive ne doit jamais rester sans une assiette devant lui. Chose que nous avons bien du mal à faire comprendre à nos domestiques, n'est-ce pas, mesdames ? Au moment où l'on présente l'assiette à dessert, elle doit être garnie d'un couteau, d'une petite cuiller et d'une fourchette à entremets s'il y a lieu.

TRAITEMENT DES OREILLES DECOLLEES. — Beaucoup d'enfants ont les oreilles très décollées ; les oreilles s'écartent du crâne en faisant saillie sur le côté comme celles des chauves-souris ou comme les anses d'un vase. Le décollement n'est pas élégant, tant s'en faut, et alors les parents imaginent des bandages, des bandeaux tout au moins, qui, la nuit, sont attachés autour de la tête et serrent les oreilles contre le crâne, s'efforçant de leur faire prendre une attitude moins agressive, moins indépendante. Il y a mieux, si l'on en croit un chirurgien anglais, M. E.-G. Ouston, qui, dans le "British Medical Journal", préconise une opération très simple. Nous ne pouvons entrer dans les détails de cette opération, qui se fait derrière l'oreille, à sa base, sur le côté du crâne, en un point où, par conséquent, les incisions ne laissent pas de cicatrices visibles ; mais on peut en indiquer le principe. C'est d'enlever une bande de peau et l'affronter ensuite les deux bords de la plaie après excision de la bande. On tend la peau, en quelque sorte, de cette manière : on tend la peau entre

le crâne et la face postérieure de l'oreille, et celle-ci est obligée de venir se rabattre le long du crâne ; elle ne peut plus rester écartée. A en juger par les photographies que M. Ouston publie, prises avant et après l'opération, les résultats sont très satisfaisants, et la suppression du décollement peut être absolument parfaite.

POUR QUE LES BELLES CONSERVENT LEURS CHEVEUX. — Prenez racines de souchet long, de roseau aromatique, roses rouges sèches, de chacune deux onces ; benjoin, une once ; aloès, six gros ; farine de fèves, six onces ; racine d'iris, huit onces. Faites pulvériser et tamiser le tout, pour en obtenir une poudre très fine. Cette poudre arrête la chute des cheveux et leur donne la beauté d'un manteau royal. Elle, a dit-on, de plus, le pouvoir charmant d'égayer l'imagination et de fortifier la mémoire.

NETTOYAGE DES GLACES, CRISTAUX ET VITRES. — Réduire en poudre un peu d'indigo, tremper un chiffon mouillé dans cette poudre et en frotter les glaces, les cristaux ou les vitres. Laver ensuite avec de l'eau mélangée d'esprit-de-vin dans la proportion d'une partie d'esprit pour deux parties d'eau, puis essuyer avec soin.

MOYEN DE RECONNAITRE LES OBJETS ARGENTES, ETAMES OU NICKELÉS. — On dépose sur l'objet à examiner une goutte de sulfure d'ammonium, dilué. L'argent noircit ; l'étain disparaît ; le nickel demeure inaltéré.

ÇA ET LÀ

ART DE CONNAITRE LE CARACTERE D'UNE PERSONNE

Cueilli dans un joli petit bouquin :

Le pied qui rentre avec disgrâce
Et met sa pointe en angle aigu,
Indique un coeur sec et pointu
Offrant du fiel pour toute grâce...
Pour l'angle ouvert, c'est la mollesse ;
Pour l'angle droit, c'est le labeur ;
Pour l'angle aigu, c'est la fureur.

UN MERVEILLEUX RESULTAT DE LA LIBERTE

En Chine, il n'existe aucun règlement au sujet des routes ; aussi, les propriétaires ne se gênent-ils guère pour empiéter sur les chemins. Les fermiers labourent et sèment à travers la route. D'un autre côté, piétons et voitures se frayent leur chemin au milieu des campagnes cultivées. Que résulte-t-il de cette confusion ? Il n'y a pas de routes en Chine, et c'est pourquoi la bicyclette n'est jamais devenue à la mode là-bas.

D'OU VIENT L'EXPRESSION " COUPER LA QUEUE DE SON CHIEN " ?

Alcibiade, célèbre général athénien à l'époque de la guerre de Péloponèse, avait un chien magnifique, remarquable par sa taille et sa beauté, et qui lui avait coûté 7,000 drachmes. Il lui fit couper la queue, qui était son plus bel ornement. Ses amis lui rapportèrent que son action avait été généralement blâmée par les Athéniens. "Voilà précisément ce que je désirais," dit Alcibiade.

De là l'expression proverbiale : Couper la queue de son chien, ou bien couper la queue du chien d'Alcibiade, que l'on applique aux personnes qui commettent quelque extravagance pour attirer l'attention sur elles.

LE VATICAN

Le Vatican, placé sur une des sept collines de Rome, à l'ouest du Tibre et au nord du Janicule, ne fit pas toujours partie de la ville. C'est, aujourd'hui, plutôt une réunion de palais qu'un seul palais. Les plus célèbres architectes y ont travaillé, Bramante, entre autres, qui commença Saint-Pierre de Rome.

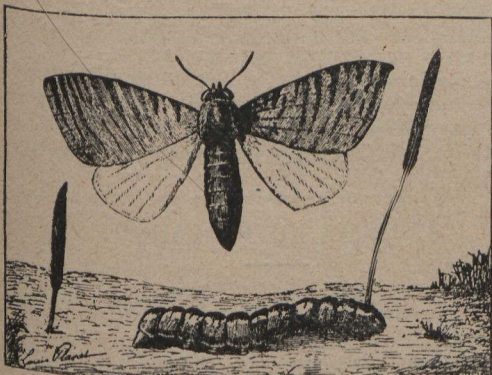
Le palais des papes est à trois étages ; on y rencontre vingt cours et 13,000 chambres, huit grands escaliers et deux cents petits. Malheureusement pour l'aspect extérieur, le Vatican manque d'une façade extérieure, et il est masqué par la colonnade de la place Saint-Pierre, qui est voisine.

On ignore à quelle époque fut fondé le Vatican. Son nom vient du mot "Vaticanus", où l'on rendait les oracles. On sait cependant que Charlemagne y séjourna. Il s'embellit successivement jusqu'à ce qu'il atteigne, à la Renaissance, l'aspect et l'importance actuels, qui n'ont guère changé.

On a essayé d'évaluer les trésors du Vatican ; mais on n'en connaît le chiffre qu'à près de cent million, et c'est autour du milliard qu'il faudrait en chercher l'exactitude.

UN CHAMPIGNON SUR UNE CHENILLE

Le parasitisme qui fait l'objet de notre dessin est d'une nature tout à fait étrange... Encore un



papillon, allez-vous me dire ! Non, ce papillon n'est là que pour montrer sa chenille, et sa chenille que pour faire voir le champignon qui vit

sur elle en parasite. "Cordyceps" ou "Torrubia Robertsii", tel est le nom de ce champignon, à qui il faut des chenilles pour vivre et se développer.

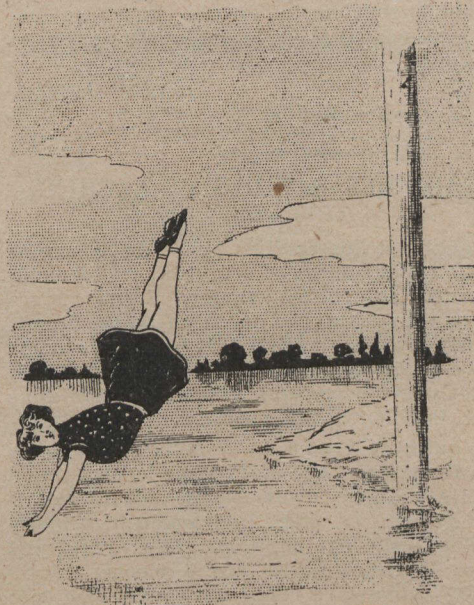
Il n'est d'ailleurs pas seul de sa catégorie ; beaucoup de larves ou d'insectes adultes ont leurs tissus détruits par le mycélium de champignons que l'on a appelés pour cette raison : Entomophthores ou destructeurs d'insectes, mais il est à remarquer que les appareils de la digestion et de la respiration restent indemnes, d'où il résulte que l'insecte infesté peut vivre relativement longtemps avec son mal. La chenille de notre papillon blanc "Pieris brassicæ" est souvent et heureusement, d'ailleurs, pour nos cultures, infestée par l'Entomophthore à racines ; d'autres vivent sur les guêpes ou sur des insectes appartenant à différents groupes, mais en général, le développement de ces organismes ne s'effectue guère que si la larve ou l'insecte se sont préalablement trouvés dans des conditions biologiques anormales.

LA PLUS FORTE PLONGEUSE DU MONDE

Mlle Liljens a vingt-huit ans. Elle a remporté, en 1889, la médaille d'or que le roi Oscar de Suède décerne tous les neuf ans au plus fort nageur suédois.

Partie pour les Etats-Unis, elle s'entraîne régulièrement à plonger du haut d'un mât dressé spécialement pour elle.

Elle veut plonger du point le plus élevé de Brooklyn, et tout cela pour battre le record de quatre-vingt-dix pieds, que détient actuellement Arthur-C. Holden.



De grandes fêtes se préparent en l'honneur du futur nouveau champion ; mais il paraît que, là-bas comme en France, il faut éviter l'intervention de la police, qui considère cet acte comme un projet de suicide.

LA MORT APPARENTE

La cessation des battements du coeur ne doit pas faire conclure à la mort absolue. La médecine nouvelle nous apprend que, tant qu'il y a une étincelle de vie, il y a de l'espoir. On cite toujours les exemples connus de ce Français qui arrêta les battements de son coeur, celui de ce militaire anglais qui peut interrompre chez lui toute manifestation de la vie, au point qu'une glace placée devant sa bouche ne s'embue pas. Le caractère troublant de ces découvertes cesse quand on songe qu'un organisme affaibli par une longue maladie et plongé dans une de ces terribles synopes, préludes de la mort, succombera nécessairement, car il n'a plus la vitalité nécessaire pour lutter contre la désagrégation finale, et les cas de mort apparente et des inhumations trop précipitées sont nécessairement très rares.

L'HOMME AUX DIX PIEDS

Il y a quelques jours, un monsieur se fait cirer ses chaussures, et, le pied posé sur la boîte du décrocteur, il lit tranquillement l'"Album Universel", tandis que le brave cirer frotte à tour de bras.

La première bottine cirée, le monsieur trébuche et la replonge involontairement dans la boue liquide ; il tend son autre extrémité, et quand



—Mais, certainement, monsieur ; c'est au moins le dixième pied que je cirerai à monsieur !

UN AMI INTIME DE LEON XIII

C'est d'un charretier de Carpinetto, Giuseppe Tuggi, âgé de soixante-dix ans, qu'il s'agit. Tuggi est un homme de grande taille, qui porte une barbe inculte, dont les épaules sont un peu voûtées, mais qui, malgré son âge, est encore fort robuste. On le voyait encore, ces jours derniers, conduisant sa charrette, le jour comme la nuit, occupé à transporter les objets ayant appartenu au pape défunt, ou aux instituts de sa fondation.

Léon XIII le tenait en particulière affection et l'invitait souvent dans sa chambre à causer avec lui. Le souverain pontife prenait un extrême plaisir à l'entendre parler le dialecte du pays.

Tuggi aime à raconter qu'une fois, étant à Rome, il perdit son manteau. Le pape aussitôt envoya son domestique lui en acheter un autre qu'il voulut lui remettre lui-même. Une autre fois, le charretier, tout ému, raconta au saint Père qu'il venait d'avoir le malheur de perdre une de ses mules. Léon XIII lui fit immédiatement don d'une superbe mule du Vatican. Enfin, au moment de son jubilé, le pape fit cadeau à Tuggi d'une charrette neuve. Le charretier remercia le pape, qui lui donna en outre une bouteille de marsala.

Maintenant que son ami est mort, Tuggi déclare qu'il renonce à son métier, car il n'éprouve plus le besoin de se rendre à Rome.

L'ORIGINE DES CONCLAVES

A la mort de Clément IV, en 1268, les cardinaux s'étaient réunis à Viterbe pour élire son successeur. Mais ils ne parvenaient pas à s'entendre, quoi qu'ils ne fussent que dix-sept. Il y avait plus de deux ans qu'ils étaient réunis, et l'accord n'avait pu s'établir entre eux pour le choix du nouveau pape. La chrétienté souffrait. C'était au moment des Croisades.

Saint-Louis, roi de France, venait d'expirer sur la plage de Tunis. Son fils, Philippe III, traversait l'Italie, accompagnant le cercueil de son père, avec son oncle, Charles d'Anjou, roi de Sicile.

Les deux princes s'arrêtèrent à Viterbe et insistèrent inutilement pour que les cardinaux nommassent un pape et missent fin à la longue vacance du Saint-Siège. Saint Bonaventure vint aussi plusieurs fois gourmander ces étranges électeurs, mais sans succès.

Les habitants de Viterbe se rappelèrent alors que, dans les derniers siècles, les cardinaux se trouvant dans une situation analogue avaient été enfermés, et que seulement alors, sous la menace du dehors, ils avaient fini par élire le pape. Ils résolurent de recourir au même procédé. Sous la conduite de leurs magistrats, les habitants de Viterbe murèrent toutes les issues du palais épiscopal.

Le service de garde autour de ce premier et singulier conclave fut organisé par la famille Savelli, d'où leur privilège, hérité depuis par les Chigi, d'exercer les fonctions de maréchal du conclave.

Les électeurs, réduits à quinze par la maladie de deux d'entre eux, tardaient toujours à se rendre au vœu universel. Alors, les gens de Viterbe enlevèrent le toit du palais épiscopal et n'y laissèrent pénétrer, pour la nourriture des cardinaux, que du pain et de l'eau. Finalement, les cardinaux, pour mettre fin à cette diète et à cette exclusion forcée, délèguèrent à six d'entre eux le soin d'élire le nouveau pape. Les suffrages de ces derniers se portèrent sur un simple archidiacre de Liège, qui fut le bienheureux Grégoire X. La vacance du Saint-Siège, la plus longue qu'enregistre l'histoire, avait duré deux ans, neuf mois et deux jours.

ESSAIS INÉDITS

SONNET

Sous les arbres géants dont les têtes antiques
Forment, en s'enlaçant, un dôme sous les cieus,
Ils allaient à pas lents, et leurs âmes rustiques
Vibraient des chants d'amour, ce benjamin des
[dieux.

Mais, du grand bois désert les sites poétiques
DouceMENT, tristement, se fondent à leurs yeux ;
Et des ombres, bientôt, surgissent, fantastiques,
Comme on voit se lever les âmes des aïeux.

Et, se penchant, tout bas et d'une voix qui trem-
[ble,
Comme il restait muet, elle lui dit : " J'ai peur ! "
Et, l'aimé l'entourant de son bras protecteur,

Sous les arbres géants, ils allèrent ensemble :
Elle n'avait plus peur des ombres du grand bois,
Son âme maintenant vibrant d'autres émois.

PAUL HYSSENS.

Août, 1903.

LES MURS ONT DES OREILLES

Aimez-vous le cornet à piston ?

Si oui, je vous invite à venir chez moi : j'ai un
voisin qui en joue... à une heure après minuit.

Du reste, s'il joue toujours ses gammes, c'est
qu'il les joue bien.

Edmond Paré disait spirituellement d'un vio-
loncelliste qu'il flattait le ventre et pinçait le col
de son instrument jusqu'à ce qu'il criât.

Je ne sais ce que mon aimable voisin fait à son
" ustensile ", mais il crie : je ne vous dis que ça.

Que c'est donc drôle, maintenant, on n'est plus
chez soi dans sa demeure.

Vive les maisons en pierre — et pas en carton
— d'autrefois.

Je ne sais si l'on en viendra à la maison de cris-
tal du sage de l'antiquité ; mais, en attendant
qu'on se voie d'une maison à l'autre, on s'entend
parfaitement, du moins.

Tout ceci pour arriver à vous conter ce qu'il ad-
vint à une de mes cousines, qui jouait du violon,
— zing, zing, crich !

Elle avait un voisin qui aimait autant le vio-
lon que j'aime le cornet à piston, — ce qui n'est
pas peu dire.

Elle était bonne amie de ce voisin, beau et char-
mant garçon.

Détail qu'il ne faut pas oublier, leurs demeures
étaient contigues et leurs chambres respectives
n'étaient séparées que par un mur mitoyen.

Durant le jour, ils bavardaient souvent ensem-
ble, causaient joyeusement :

" Qu'elle est donc bien, " pensait-il.

" Que je le trouve donc de mon goût, " pensait-
elle.

Et, le soir venu, pendant qu'il tentait vaine-
ment d'étudier, elle brandissait son archet, de
l'autre côté du mur mitoyen, et commençait un
air langoureux, inspiré par le quart d'heure agréa-
ble passé avec le jeune voisin.

Lui, — qui ne se savait pas concerné, — se le-
vait, désolé : " Allons, bon, j'en ai encore pour
une heure ou deux. Sauvons-nous ! "

Il sortait.

Quelquefois, il allait frapper à la porte voisine,
— portait la guerre à Carthage.

Il était toujours récompensé de sa ruse de guer-
re par la gracieuse apparition de ma cousine.

Quand il partait, à regret, il se répétait : " Quel
dommage qu'elle joue du violon ! "

Un soir, il avait à travailler sérieusement :
l'inévitable et douloureux violon commence... " Sa-
perlotte ! " crie-t-il, exaspéré, " maudit crin-
crin ! "

Le terme était fort, — si " fort ", qu'il fut en-
tendu de l'autre côté.

On ne sait ce qui se passa dans la tête de ma
cousine... Son violon tomba et se brisa ; l'archet
aussi.

La première fois qu'elle vit le voisin, elle lui
dit : " A propos, j'ai fait du progrès, pour mon
violon. ".....

Lui : " ? ".....

Elle : " Je ne joue plus. "

Lui : " Vous êtes un ange. "

Tant et si bien, qu'au bout de trois mois, ils
étaient mariés.

ALFRED.

T'EN SOUVIENS-TU ?

(Rimes de fantaisie)

A mon vieux ami de collège M. L.

T'en souviens-tu, Maxime, alors que le tocsin,
Par la main du " bédouin " réglant notre destin,
A l'étude, au dortoir nous appelant soudain,
Finissait, renouait un intime entretien ?

Ami, te souviens-tu de ces éclats de rire
S'échappant tout à coup dans un joyeux délire ;
De ces mots insensés qui nous faisaient sourire ;
De ces propos charmants qui ne peuvent s'écrire ?

Encor te souviens-tu de ces légers cartels
Que nous nous envoyions, ennemis fraternels,
Et que nous relevions dans le vin des hôtels ?

Souviens-toi, souviens-toi de ces douces années,
Qui ne reviendront pas ; de ces courtes journées
Qui ne sont déjà plus que des roses fanées !

JEAN SUÏE.

Saint-Laurent, août 1903.

LE SAUT DES RAPIDES DE LACHINE

Le signal est donné. Les roues du bateau se
mettent en mouvement et semblent, un moment,
impuissantes à le faire avancer. L'eau résiste
avec rage sous les aubes qui la battent à grands
coups précipités, mais il lui faut pourtant céder à
une force supérieure, et voilà le bateau lancé dans
les ondes courroucées, qui laissent derrière nous
un sillon bouillonnant de colère.

Nous quittons le quai de Lachine pour gagner
le plein fleuve, où l'eau affolée par le vent prend
une teinte verdâtre, comme si la verdure des ri-
ves s'y mirait. Le soleil, au couchant, projette
une colonne de feu dans les flots, qu'il rend
éblouissants, tandis qu'en face, le clocher du vil-
lage de Caughnawaga resplendit comme une épée
flamboyante. Plus loin, la structure élégante
d'un pont dessine ses lignes nettes sur le bleu du
ciel, et semble une construction en miniature.

Nous continuons d'avancer entre les rives en-
chanteresses du Saint-Laurent, d'un côté plantées
de peupliers superbes, immobiles et graves com-
me des obélisques, d'ormes altiers empanachés de
masses de verdure masquant de riches villas, et
des broussailles formant hale vive égayent les
bords. De l'autre côté, au loin, adossée à de hau-
tes montagnes qui bouleversent l'horizon, s'étend
la campagne déjà mûrie par les soleils d'été, se-
mée d'arbustes ou coupée de bosquets de cèdres
rangés et fichés en terre comme des tentes d'In-
diens. C'est beau, si beau, que l'on oublie volon-
tiers que l'on est entraîné vers un abîme mena-
çant.

Déjà les roues ralentissent leurs évolutions,
afin de permettre au montonier de bien guider
son bateau, et nous voyons sourdre des jets d'eau
écumante, d'une blancheur neigeuse. L'eau rugis-
sante suit la pente rapide nous emportant com-
me un copeau ; nous nous sentons attirés dans la
gueule du monstre, dont nous percevons déjà la
froide haleine, et dont nous entendons la respira-
tion puissante. Mais c'est en vain qu'il ouvre sa
gueule baveuse pour nous engloutir ; en vain
qu'il nous découvre un gouffre béant pour nous
donner le vertige et nous entraîner dans sa caver-
ne profonde, nous sommes le plus fort, et le ba-
teau passe sur le dos du monstre, rugissant de co-
lère et de dépit, qui inutilement s'arcboute et se
cabre tour à tour pour nous faire chavirer. Nous
sortons victorieux : le génie de l'homme a triom-
phé des éléments déchaînés pour sa perte. Et
maintenant, nous regardons derrière nous tout à

notre aise les eaux se ruer dans les méandres
écumeux, bondissant en mamelons d'écume que le
soleil rend aussi éclatante que la neige. Et je
songeais que toute chose est relative en ce mon-
de, même le danger, et que le visage joyeux de
nos compagnons est pour beaucoup dans notre
sentiment de sécurité, ce qui tend à rendre un peu
banal cette descente pittoresque qui, autrefois,
était regardée comme un exploit de bravoure et
d'intrépidité extrême.

La tête encore pleine du bruit et du fracas des
chutes, il nous tarde maintenant d'atterrir, et
nous nous surprions à aimer davantage le toit
où, dans le calme de l'intérieur, nous revivons les
impressions encore fraîches du saut des rapides
de Lachine.

ALP. DUPETITBOIS.

LA CHARITÉ

Depuis dix-neuf cents ans, une reine immortelle,
Sans sceptre, sans couronne, or, diamant, dentelle,
Une reine adorable et de toute beauté
Se cachant sous les traits de la simplicité,
Parcourt notre univers, relevant la faiblesse,
Apaisant le chagrin, secourant la détresse,
Entourant de ses soins le vieillard impotent,
L'infirme, l'orphelin, le lépreux rebutant ;
Sans jamais se lasser, sans nulle répugnance,
Attirant sur son cœur la plaie et la souffrance.
Cette reine ignorant l'amertume et le fiel,
Avec un Enfant-Dieu nous vint un jour du ciel.

Couverte d'un manteau de laine noire ou grise,
Quand souffle l'aquilon, les autans ou la bise,
Dans le chemin rempli de neige, de frimas,
Menant à la chaumière, Elle conduit ses pas,
Portant sous son manteau le bienfait qui soulage,
Sur ses lèvres le mot qui console, encourage,
Et dans son cœur divin la discrète pitié,
Le dévouement sans borne et la douce amitié.

L'injure, le mépris, la noire ingratitude
N'altèrent nullement ni sa sollicitude
Pour le gueux délaissé, criminel et souffrant,
Ni son immense amour pour le pauvre mourant,
Pour le jeune orphelin, l'infirme pitoyable,
Le juste, l'innocent et le pêcheur coupable ;
Elle aime également le juif et le chrétien,
Le renégat lui-même ainsi que le païen.

Sous les traits d'un apôtre on l'a vue en un baigne,
Pour sauver l'innocent, devenir la compagne
De forçats endurcis, d'infâmes criminels,
Qu'elle refit chrétiens sous ses doigts maternels.

Sous ses baisers si doux, sous sa douce caresse,
Que ne marchandé point son immense tendresse,
L'esclave du malheur sent ses fers allégés
Et rafraîchis ses yeux par les larmes rouges.
L'orphelin délaissé trouve en elle une mère
Qui rend son âme en deuil moins triste, moins
[amère.

Le condamné lui-même, à sa voix relevé,
Vers le ciel, confiant, porte un cœur retrouvé.

Cette reine au cœur d'or de la famille humaine,
Jusqu'à la fin des temps, sera la souveraine,
Versant, le jour, la nuit, toujours à pleines mains,
Son baume, ses bienfaits sur les pauvres humains.

Des mortels innocents, repentants et des sages
Elle attire partout l'amour et les hommages
L'affectueux respect, la vénération,
Forçant même le vice à l'admiration.
En la voyant passer si simple, si modeste,
Portant sur son beau front la sagesse céleste,
L'impie audacieux, comme un simple joujou,
Malgré lui se découvre et fléchit le genou.

A tous ceux qui, surpris, ignorant son essence,
Lui demandent son nom, le lieu de sa naissance,
Cette reine répond avec simplicité :

" Mon pays, c'est le Ciel, et mon nom, Charité ! "

AUGUSTE CHARBONNIER.

ÉPURONS NOTRE LANGUE

Ne disons pas :	Disons :
Je vais "cauxer" mon patron,	Je vais "cajoler" mon patron ;
Un "caveau" de patates,	Un "caveau" de patates ;
"La celle" que j'aime,	"Celle" que j'aime ;
Les "cenelliers" sont en fleurs,	Les "aubépines" sont en fleurs ;

RÉCRÉATION EN FAMILLE

LE JOURNAL PRISONNIER

Étalez à plat, sur la table, un journal tout grand ouvert ; mettez, au milieu, une bouteille vide ; mais, au lieu de la mettre debout sur son fond, comme on le fait toujours, posez votre bouteille debout sur son goulot, c'est-à-dire la tête en bas.

Nous savons bien que, dans cette position, notre bouteille sera renversée par la moindre poussée ; il suffirait de souffler dessus pour la faire tomber ! Or, voici ce que je vous propose : sans toucher à la bouteille, qui ne doit pas changer de place, il faut enlever le journal, et cela n'est pas commode !

Chaque amateur essaie, à tour de rôle, de délivrer le journal prisonnier ; mais ils ne réussissent tous qu'à faire tomber la bouteille, dont la chute est saluée par les rires de l'assistance.

On vous demande alors de montrer comment l'expérience peut se faire ; vous vous approchez de la table, vous prenez le bord du journal de la main gauche, par exemple, et, en tenant le journal bien tendu, vous donnez sur la table, avec votre main droite, une série de petits coups de poing. A chacun de ces coups, le public voit le journal glisser sous la bouteille, sans que celle-ci change

de place, et, finalement, vous brandissez en l'air le journal que vous venez de délivrer ! Vous voyez que ce n'était pas difficile.

Quant à l'explication scientifique de ce joli tour, elle est tout aussi simple : à chaque coup de poing reçu par la table, la bouteille fait un petit saut imperceptible à l'oeil des spectateurs, mais suffisant pour que le journal avance vers l'opérateur d'une petite quantité. En donnant les coups très rapidement, le journal semble se déplacer d'une façon continue, comme si aucun corps lourd n'était posé sur lui. Prendre une bouteille bien égouttée, pour éviter toute adhérence avec le papier. Pour cela, rincer la bouteille un ou deux jours d'avance et la maintenir debout dans un coin, la tête en bas, et posée sur un ou plusieurs morceaux de papier buvard. Plusieurs personnes peuvent donner des coups de poing en cadence sur la table, aux sons du piano, ce qui rend l'expérience encore plus amusante.

ENIGME

Mon père n'est pas laid, encore qu'il soit tortu, Et nous avons tous deux une mère commune ;

Plus on me presse, et plus j'ai de vertu

Pour charmer l'infortune.

Et quoique je sois libre et franc,

On me fait sur la terre

Une très rude guerre,

[sang.

Les gens les plus humains s'abreuvent de mon

RECREATION

A



Prenez une feuille de papier mince, décalquez à l'endroit la figure de la jeune fille. Appuyez la feuille contre une vitre et ajoutez à l'envers les deux yeux sur les paupières fermées.

Tenez la feuille verticalement et en transparence, vous verrez le portrait de la jeune fille avec les yeux ouverts. Inclinez la feuille doucement jusqu'à ce qu'elle soit horizontale, et vous verrez la jeune fille fermer les yeux et s'endormir.

LA CLEF DE LA SCIENCE

1. — D'où vient le nom de vaisselle plate par lequel on désigne la vaisselle d'argent ?
2. — Pourquoi l'eau chaude chante-t-elle avant de bouillir ?

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 70

Logogriphe. — Flambeau et Lambeau.

Enigme. — Pepin.

Charade. — Fumisterie.

Métagramme. —

R E V U E
R E C U E
R E L U E
R E P U E

Problème des dix allumettes. — Ce problème a fort intéressé nos lecteurs. Nous remercions vivement les aimables chercheurs, qui ont fait constater de la sorte l'intérêt qu'ils ont pris à ce petit passe-temps. Voici quelle en était la solution :

1 1 1 1 1 1 1 1 1 1
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

faites passer successivement :

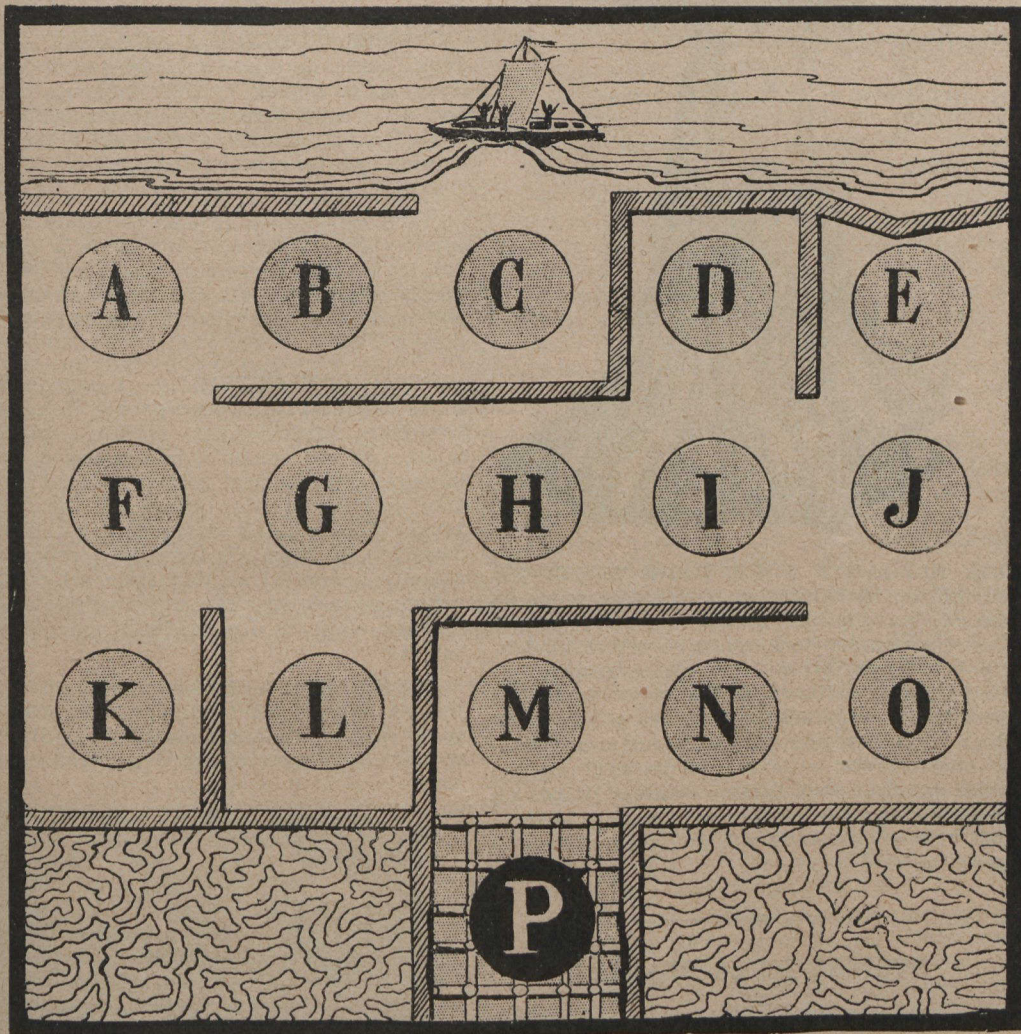
5 sur 2
7 — 10
3 — 8
1 — 4 ou 4 sur 1
9 — 6 — 6 — 9

Naturellement, il y a une autre solution, qui n'est autre que celle-ci, dans laquelle l'ordre des allumettes serait renversé.

Problème des Dames. —

Blancs	Noirs
55 à 49	44 à 55
28 23	31 44
66 60	53 66
23 16	11 22
35 28	22 35
46 33	27 25
63 57	50 52
68 62	55 57
34 27	5 34
29 3	18 29
3 72 gagne.	

CASSE - TETE



Mettez sur la lettre P un pion noir et sur A, B, C, D, E, K, L, M, N, O des pions blancs. Les cinq cases libres restent disponibles pour faire manoeuvrer les pions. P vous représente un malheureux prisonnier, enfermé dans une île, et que des amis, montés sur le bateau que vous apercevez, voudraient bien délivrer de sa triste situation. Il s'agit donc pour notre prisonnier d'atteindre ce bateau, et il est sauvé !

Seulement, voilà, l'évasion n'est pas commode. En effet, les dix pions, blancs que vous venez de placer représentent autant de gardiens qui sont chargés de la surveillance du pauvre P. Et dame ! dix contre un !

Mais il y a, malgré ce nombre respectable de gardiens, un moyen de faire sortir P de sa prison

et de l'amener en C, d'où il pourra aisément atteindre le bateau sauveur.

Ce moyen, c'est à vous, chers lecteurs, de le trouver, en tenant compte des quelques observations suivantes : Le prisonnier ainsi que les gardiens ne peuvent se déplacer que de case en case, c'est-à-dire, aller, par exemple, de I en H, en J ou en D, ou bien de L en G, etc. ; bien entendu, la même case ne peut pas être occupée par deux pions en même temps. Les gros traits noirs que vous voyez à l'intérieur du dessin représentent des murs trop élevés pour que l'on puisse passer par-dessus ; il est donc impossible d'aller directement de M en H, par exemple. Si vous manoeuvrez bien vos pions, vous arriverez à délivrer le prisonnier P.

POUR NOS LECTRICES

LA MODE

Les promesses de l'été étaient si belles ; mais, hélas ! elles ne furent pas tenues.

Après quelques journées d'une chaleur caniculaire, le froid est revenu, et, quoique encore séparées par quelques semaines du moment où les arbres revêtiront la grise livrée de l'automne, nous faisons bien de nous préoccuper des vêtements pour la demi-saison qui s'avance lentement, il est vrai, mais cependant, à pas comptés.

D'ailleurs, en ce moment, les journées les plus belles ont leurs soirées déjà fraîches, et un vêtement mi-saison, un peu chaud, sera le bienvenu, surtout si sa teinte claire rappelle l'été, et s'harmonise avec les toilettes légères en même temps que l'épaisseur de l'étoffe conservera un peu de la chaleur que l'on ne dédaigne parfois pas au mois d'août.

La mode, cette souveraine si écoutée, en même temps si courtisée, nous les impose gris-perle, blanc, vert d'eau, bleu pastel très éclairci, et la façon en est aussi flottante que possible, si flottante même qu'elle voisine avec le grand collet.

Que ce soit un vêtement élégant, pour la voiture, préservatif de la poussière ou de la pluie, il prendra cette forme allongée, proche parente des manteaux de pluie à collet, que portent les hommes. Le manteau proprement dit, très ample, avec ou sans pli Watteau dans le dos, s'arrêtera à la hauteur des genoux ; sur les épaules et descendant à la hauteur du coude, un joli collet de même étoffe que le reste, d'une seule pièce ou ouvert dans le dos, cachera en partie les lignes de la taille. Des manches très bouffantes à poignet, sinon franchement pagodes, compléteront un manteau de très bon genre, style tailleur, qui sera très habillé si on le fait en drap clair, moins élégant s'il est taillé dans du drap noir.

La différence entre ces deux genres sera encore accentuée par la garniture, qui peut se composer d'un galon camaïeu ou d'une dentelle posée en transparent.

A ce propos, j'attirerai votre attention sur les dentelles en tous genres, dont le succès est très grand en ce moment, ainsi que je vous le disais déjà à propos de robes et de corsages.

Les cols de dentelle se posent, très souvent, sur les collets de manteaux ou sur l'étole qui en est, pour ainsi dire, la garniture obligatoire. Mais, comme rien n'est plus affreux et de mauvais goût qu'une de ces laides imitations bon marché, grossières, dont les spécimens courent les rues, une élégante recourra volontiers aux dentelles teintes en toutes couleurs qui sortent de la banalité. Sur du drap foncé, celle-ci fera très bien et tranchera moins que le blanc cru.

Il est vrai que, pour celles d'entre vous, chères lectrices, qui tenez particulièrement au blanc et n'aimez pas les dentelles en couleur, rien n'est plus facile que de choisir une belle imitation en crème ou ivoire posée par exemple sur un transparent de soie bleu pâle ou rose pâle, champagne ou maïs. De cette façon, le choc entre le blanc et le noir sera singulièrement adouci et atténué.

Mais, je reviens aux vêtements. Ils sont trop d'actualité pour que je ne cherche pas à développer mon sujet.

Pour le jardin et les grandes pluies, le collet en lainage écossais de deux ou trois tons est encore ce qu'il y a de mieux, de plus pratique. Le capuchon est facultatif, et, à mon avis, sera avantageusement remplacé par le collet double, agrémenté d'une frange de laine de deux couleurs. Ceci, bien entendu, pour la campagne.

Pour la ville, les bains de mer, le casino, on sera bien aise de retrouver le collet long en drap beige clair, ou blanc, ou bleu ciel, ou vert nil, habillant si bien et dont la coupe sobre donne une note si élégante à la jeune femme qui se recouvre sa jolie toilette de dentelle ou de mousseline.

Pratique, il l'est encore, ce collet, plus peut-être que le manteau préconisé tout à l'heure, et dont le grand avantage est de se ranger dans la caté-

gorie du "nouveau" : pratique au double point de vue de sa forme, de sa coupe, qui permet de le rejeter facilement quand on a trop chaud et parce qu'il ne froisse en aucune façon la robe qu'il a mission de protéger.

A celui-ci point de galons, un col ou une garniture de dentelle sur le collet et des piqûres en soie dans le bas.

LAURENTIENNE.



ROBE ELEGANTE POUR DAME OU JEUNE FILLE, en batiste ou en linon, avec semis de fleurs. La jupe est bordée d'un haut volant froncé remontant derrière. A ce volant, un double bouillonné sert de tête, et les fronces sont fixées par de petits rubans de velours noir. Des bouillonnés semblables encadrés d'un entre-deux de guipure font un empiècement au corsage-blouse ; sur le devant se prolonge l'entre-deux qui finit sous l'ampie ceinture drapée en velours noir. Petit jockey bouffant sur la manche, très ample, dans un haut poignet de guipure claire.

HYGIÈNE DE LA BEAUTÉ

LA BOUCHE ET LES DENTS

La perte d'une ou de plusieurs dents cause un grand et légitime chagrin, car, les dents sont la plus belle parure du visage, et les soins que vous leur donnez, chères lectrices, indiquent combien vous tenez à la conservation de ces petits organes, qui sont non seulement un ornement, mais encore une aide très précieuse pour maintenir les voies digestives dans leur intégralité.

Il n'est rien de plus disgracieux qu'une bouche dans laquelle il manque même une seule dent, surtout lorsque cette dent est une incisive ou une canine, et, si à ce point de vue la perte d'une grosse molaire laisse indifférent, c'est un grand tort, car les molaires sont les dents les plus utiles. En effet, elles servent au broiement des aliments ; sans elles, le bol alimentaire passe dans

l'estomac sans être suffisamment trituré, ce viscère est obligé d'y suppléer par des contractions énergiques ; la fatigue survient, avec elle les troubles digestifs. C'en est fait de votre repos, de votre fraîcheur, les médicaments sont ordonnés, et tous ces incon vénients ne se seraient pas manifestés si vos dents avaient été conservées, avec des soins.

Ayez alors l'heureuse idée du praticien, qui, par un travail habile, vous restituera, en un appareil de prothèse, intelligemment confectionné, les précieuses dents, symbole de la beauté et de la santé. Mais en pareil cas, le choix du praticien est d'une importance capitale ; il est de multiples façons de soigner la dentition et de remplacer, sans douleur, les dents qui vous manquent. Les systèmes préconisés sont nombreux, tous ont un bon côté et tous ont leurs adeptes. Il est facile de se rendre compte de la difficulté que l'on peut dès lors éprouver à se fixer. Il faudrait en quelque sorte avoir des connaissances techniques pour apprécier et juger les diverses méthodes. Il ne s'agit pas seulement de s'arrêter au mode le moins douloureux, il faut encore choisir celui qui offre le plus de sécurité pour l'avenir. L'art de l'imitation a fait de tels progrès, qu'on peut aujourd'hui, glisser au milieu d'un collier une fausse perle, parfaitement imitée et de tous points semblable aux autres. Ainsi, de vos dents, aimables lectrices. C'est pourquoi je me propose, en de prochains articles, de passer en revue les diverses méthodes actuellement employées, et, au besoin, vous aider à fixer votre choix.

LA PART DU CORDON BLEU

CUISSES DE DINDE A LA SATAN. — Prenez deux cuisses de dinde, faites-y de petites entailles, ce qu'on appelle "ciseler", barbouillez-les de moutarde, saupoudrez-les de poivre et faites griller à feu vif. Servez, avec sauce piquante, plat très estimé des chasseurs.

SAUCE NEMROD. — Faites bouillir à moitié un verre de bouillon et deux verres de vin blanc, ajoutez des échalotes, du persil, de la ciboule, de l'ail, du cerfeuil haché finement ; mettez sel, poivre, laissez bouillir dix minutes, et au moment de servir, ajoutez une cuillerée d'huile et un peu de citron.

POTAGE "ELECTRIC". — Demandez cinq minutes et est parfait. Vous avez $\frac{3}{4}$ de pinte d'eau bouillante ; vous y jetez en pluie 4 cuillerées de tapioca ou de semoule, laissez cuire un quart d'heure. D'autre part, mettez au fond de la soupière un morceau de beurre bien frais, 2 ou 3 jaunes d'œufs ; délayez avec un peu d'eau dans laquelle vous avez fait dissoudre gros comme une noisette de bon extrait de viande, sel, poivre, versez sur ce mélange votre tapioca brûlant, et vous obtenez ainsi un des meilleurs potages qui existent.

RIZ FRAPPÉ. — Faites cuire une tasse de riz jusqu'à ce qu'il soit tendre ; ajoutez ensuite une pinte et quart de lait, trois quarts de livre de sucre, une demi-tasse d'amandes émondées, les jau-



mes de trois œufs et le jus de six oranges ; faites cuire de manière à former une pâte ; faites refroidir et prendre sur la glace. Servez dans des verres frappés avec des petits gâteaux.

RIEN A NEGLIGER

Souvent les maladies les plus graves résultent de petites affections négligées. Le rhume le plus enduré doit être soigné par le BAUME RHUMAL.

LA GRAPHOLOGIE

SCIENCE DU JOUR

Au siècle dernier, l'occultisme a acquis un développement considérable. Les savants ont scruté une foule de mystères de la nature et sont parvenus à toucher du doigt un grand nombre de causes qui engendraient des effets magiques, mais qu'il n'avait pas été donné à leurs prédécesseurs de découvrir.

Les cinquante dernières années surtout ont imprimé à la science un tel mouvement, ont vu mettre en oeuvre tant de subtilités, que les préséances de l'antique sorcellerie des mages ne sont que jeux d'enfants quand on les compare aux expériences merveilleuses de notre époque.

Ce que, autrefois, l'on croyait être l'intervention des esprits est aujourd'hui reconnu comme l'effet de phénomènes physiques, surveillés et préparés par un habile expérimentateur.

Ainsi, l'idée du ballon dirigeable nous fait esquiver un sourire de moquerie lorsqu'on se reporte à l'âge où l'on croyait à la "chasse-galerie".

Et puis, la foudre, cette grande voix de la nature, que les anciens, superstitieux et craintifs, appelaient le grondement de Jupiter en colère, se lance, de nos jours, d'une façon assez bénigne, du fond d'un cabinet de physique, originant d'une petite boîte fort simple.

A notre époque, on joue avec ces éléments, qui inspiraient une frayeur si profonde il n'y a pas bien des années encore.

Grâce aux patientes observations de nos savants, les incompréhensibles phénomènes de la nature ont perdu de leur prodigieux, acquérant, par un heureux retour, le côté utile ; et l'on peut appliquer à bien des contemporains cette parole qu'un Européen appliquait au grand Franklin : "Eripuit coelo fulmen, etc...". Il a ravi la foudre au ciel", tant quelques mortels ont su tirer bon parti d'un élément aussi dangereux et puissant que l'électricité.

De cette étude approfondie de la physique et de la chimie est née une quantité d'autres sciences qui ne sont autre chose que les embranchements de ce grand tronc que l'on nomme l'étude de la physique. Aussi, en même temps que progressait cette dernière, a-t-on vu se développer d'une manière étonnante, la science médicale, l'hypnotisme, l'astronomie, etc.

Postérieurement à toutes celles-là, une autre surgit. Je veux parler de la graphologie.

La graphologie, malgré l'apparence cabalistique qui rejailit de ce mot à racine grecque, est "la connaissance acquise, au moyen de l'étude et d'observations rigoureuses, de la manière dont un caractère, un tempérament, se traduit par l'écriture."

Une telle définition étonne ! Essayons de l'expliquer.

Avez-vous déjà remarqué, cher lecteur, quel qu'un de ces observateurs physiologues, qui, après quelques entrevues bien peu communicatives, pourraient vous dire, sans erreur, quels sont vos penchants, vos caprices, vos défauts, vos qualités, etc... ? Et vous êtes resté stupéfait en présence d'une telle clairvoyance, presque tenté de croire que ce personnage si habile a eu recours à l'intervention des esprits. Ah ! loin de vous à cette pensée : car leur réflexion est purement la conséquence d'une faculté d'observation mieux développée que la généralité des humains, jointe à l'étude de la nature.

Lorsque la maladie vous visite, combien de fois arrive-t-il que votre médecin, homme de savoir et d'observation, vous dit, du premier coup d'oeil, quel organe est malade chez vous.

Ces détails sont aisés à comprendre. Il en est pourtant de même pour la graphologie. Le médecin examine votre regard, votre langue, palpe votre pouls, pour connaître la rapidité et la régularité des battements de votre coeur, et, sans sourciller, déclare que vous êtes atteint de telle maladie, et ordonne un traitement qui vous rend à la santé. La graphologie peut obtenir les mêmes résultats, mais en procédant d'une façon un peu différente. A certains signes de votre écriture, il reconnaîtra si c'est le foie qui souffre, si le système nerveux est affecté, si la mélancolie vous tourmente, si l'inquiétude vous ronge.

Avez-vous remarqué qu'étant sous l'influence d'un sentiment de colère, vous écrivez d'une manière différente de l'état normal ? Ou bien, pendant les chaleurs d'un été ramollissant, votre plume trace des lignes où la langueur apparaît, et cela contrairement à votre habitude. Repassez ainsi les diverses situations de la vie et soyez persuadé que vous écrivez différemment, pour certains traits du moins, suivant l'impression qui vous domine.

Au lecteur qui n'est pas versé dans cet art si subtil, il échappera bien des découvertes ; mais, pour un expert, votre écriture sera une source féconde qui lui révélera mille secrets de votre âme.

Voilà suffisamment établie, je crois, la provenance et la nature de la graphologie.

Il nous reste à voir quels bénéfices on peut retirer de cette science si exacte.

La graphologie est donc une science qui a, comme toutes les sciences exactes, ses principes, sa théorie et son application. Dès qu'elle est au service d'un véritable connaisseur, elle devient d'une précision vraiment surprenante. On n'en connaît pas de plus exacte dans ses révélations, bien que son domaine soit très vaste.

De cet exposé il est facile de conclure jusqu'à quel point la graphologie est appelée à être utile. Aussi, en pratique, y a-t-on souvent recours. L'examen, par exemple, que l'on fait d'un document quelconque, dont l'authenticité est contestée devant les tribunaux, est-il autre chose qu'un examen graphologique ?

La graphologie est utile au médecin qui peut se fixer sur l'état d'un patient qui, instinctivement, cherche à embrouiller le diagnostic, et nous en savons d'éminents qui ont recours à cet ingénieux moyen, auquel il est impossible d'échapper.

Elle aide puissamment à l'avocat pour connaître le caractère et les dispositions d'un client, des témoins, de la partie adverse, dès qu'il détient quelques lignes écrites de leur main. Rien de plus difficile que de bien interroger, au profit de sa cause, un témoin qui nous est inconnu. Au contraire, dès que l'avocat sait à quel type il a affaire, le succès lui est garanti : la graphologie lui procure facilement ce moyen.

Le directeur d'un pensionnat songe à la mettre à contribution pour la bonne direction à imprimer à ses élèves ; leur nature, sous des dehors ingénus, cachera souvent des dispositions qu'il faudra cultiver ou des penchants qu'il sera préférable de combattre et d'extirper.

Les jeunes gens, si exposés à se laisser séduire par l'apparence, profiteront énormément de cette science bienfaisante. Si une multitude de jeunes filles deviennent le jouet d'amants ou de maris qui font s'envoler en quelques semaines des illusions longtemps caressées, cela dépend presque toujours de ce que, faute d'une occasion de connaître les tendances et le caractère de celui que leur affection empêche de bien juger, ces jeunes personnes, obéissant à un noble sentiment de leur coeur, se livrent, innocentes victimes, à des êtres souvent égoïstes, jaloux, vicieux, mais assez adroits pour avoir su se dissimuler.

Laissez voir à un graphologue quelques lignes, ne serait-ce que la signature, de celui auquel votre coeur s'intéresse ; vous saurez dans quelles dispositions il est habituellement. D'un seul mot, d'un seul trait de plume peut dépendre le bonheur de toute une vie.

Une difficulté, survenue on ne sait comment, peut quelquefois laisser dans la souffrance et le doute deux coeurs faits pour battre à l'unisson ; on ne peut éclaircir la cause de ce différend, car on croit connaître son ami, et l'on se connaît mal, l'on se prête des sentiments, des intentions qui n'existent pas, et le tourment continue d'être le partage de deux âmes constamment attirées l'une vers l'autre. Il suffit d'un mot, glissé furtivement au graphologue, pour se renseigner sur le moral de celui qui souffre dans la séparation. En un mot, il n'existe pas de condition dans la vie où l'on n'ait besoin de bien connaître les gens avec qui l'on est en rapport, soit d'affaires, soit d'amitié. Le marchand, le banquier, pas plus que l'amoureux ou le directeur de conscience, n'échappe

à ce besoin impérieux de connaître à fond la personne qui l'intéresse présentement.

Je termine par un fait sur l'origine de la graphologie. On ignore peut-être que le père de cette ingénieuse découverte est un célèbre confesseur et directeur d'âmes, l'abbé Michon.

Les biographes rapportent que les populations accouraient à lui, attirées par une clairvoyance exceptionnelle à lire au fond des consciences. Ce qu'on remarquait moins, et qui était pourtant le point capital, c'est que le vénérable prêtre avait l'habitude de faire écrire leur confession à ses pénitents.

Sa profonde connaissance du coeur humain, bien servie par l'étude des tempéraments, lui avait procuré ce recours qui le plaçait au premier rang dans son noble ministère. Les expériences de ce patient psychologue furent portées, dès le début, à une telle justesse, que ses successeurs trouverent peu à ajouter à son système ; fait rare et glorieux tout à la fois qu'un même homme soit l'inventeur d'une si utile science et qu'il la place lui-même au degré de perfection. Ce trait démontre que c'est bien à tort que certaines gens plaçant la graphologie sur un pied d'égalité avec la chiromancie, la cartomancie, l'alchimie, etc. Ces dernières peuvent constituer un agréable passe-temps, mais sont condamnées à n'avoir jamais la prétention de pouvoir être utiles. C'est tout le contraire pour la science qui nous concerne ici : les rapports sont directs entre la cause et l'effet, on procède à l'expérience sur des objets tangibles, car la main qui dirige la plume subit fatalement l'influence des passions, de l'imagination, des nerfs, en général du tempérament de celui qui écrit. Et vous allez voir que, pour obtenir un examen sérieux, ce dernier doit se soumettre à certaines règles inéluçables. Ainsi, il doit produire comme exhibit une page de son écriture ordinaire, écrite avec une plume pas trop usée, sans plus de négligence ni plus d'application que de coutume, car tout compte. Il n'est pas jusqu'au moindre détail qui ne revête une importance d'une grande portée. Une simple virgule, un point sur un i en révéleront plus que n'en pourrait savoir un ami qui vous connaît depuis dix ans : écrire avec la plume dont on se sert habituellement, sans application ni négligence, autant que possible sur papier non rayé : telles sont les principales conditions pour obtenir un résultat véridique.

L'Album Universel veut bien se charger de reproduire dans ses colonnes les réponses aux demandes qui nous seront soumises. Inutile d'avertir que le secret le plus inviolable sera gardé sur tout ce qui nous sera confié. On pourra obtenir l'examen d'une écriture, de quelque longueur que soit la pièce, moyennant 25 centimes, envoyés avec la pièce à examiner, en adressant le tout à Lux, Boîte postale No 586, Saint-Hyaacinthe, P. Q.

LUX.



—A quoi pensez-vous, Edwige ?

—A rien.

—Alors, vous ne pensez pas à moi ?

—Si...

PAGE DE SAINT NICOLAS

LA TARTINE

Bébé tient à la main une grosse tartine ; Mais, Azor qui la guette en espère un morceau, Sur ses pattes se dresse et jape et fait le beau. Bébé malicieux donne, retient, taquine. Alors le chien se dit : " Il me prend pour un sot : Tout retard d'un bienfait en gêne le mérite. " Il sape la tartine et défile au plus vite.

CHARLES SIMARD.

UN NOUVEAU MOZART

On est un grand personnage lorsqu'on a dix ans. Du moins, c'est ce que pensait William Ménard. C'est bien autre chose encore quand on a remporté le premier prix de musique sur toute sa classe, quoiqu'on en soit le plus jeune élève.

Sans doute, c'était un gentil succès, et William en avait été vivement félicité par toute sa famille ; mais peut-être un peu trop par son grand-père, dont l'affection pour lui va jusqu'à la faiblesse. Cela augmenta l'importance du jeune lauréat.

Le jour où l'on déposa sur la tête de William la belle couronne de laurier en papier doré, on lui avait donné pour prix un superbe volume rempli d'images, où était relatée la jeunesse des musiciens célèbres, tels que : Haydn, Mozart, Beethoven, etc.

L'heureux vainqueur, aussitôt en vacances, se mit à lire et à relire son livre d'un bout à l'autre, avec un grand intérêt, nous devons le dire. Le personnage qui le passionna par-dessus tout, ce fut Mozart.

Elle est bien faite aussi pour frapper l'imagination, l'histoire de ce prodige qui composait un menuet dès l'âge de trois ans ; qui, à huit ans, exécutait la musique la plus difficile, à première vue, et de façon à étonner les meilleurs artistes ; dont la mémoire était si prodigieuse qu'il lui suffisait d'entendre une fois un morceau pour pouvoir le noter ; et qui, enfin, à onze ans, entreprenait de faire un opéra.

William pensait sans cesse à tout cela, il en rêvait même ; et, dans ses songes merveilleux, il se voyait à la place de Mozart, jouant devant tous les souverains de l'Europe, avec la même facilité, la même assurance et la même supériorité.

Pourquoi n'essaierait-il pas de devenir un Mozart ?

Pour cela, pensait-il, il ne s'agissait pas de s'abrutir à répéter toujours les mêmes exercices ; de rabâcher pendant des heures insipides.

Ce qu'il fallait, c'était composer, c'était créer ; et désormais, au lieu de redire les oeuvres des autres, il dirait les siennes ; celles qu'il allait puiser dans sa tête... comme avait fait Mozart !

A partir de ce moment, on aurait pu voir le prétendu compositeur prenant des attitudes pensives, restant devant le piano ouvert pendant de longs instants ; tapotant de-ci, de-là, des notes ou des accords, qui ne produisaient guère de sons plus mélodieux que le bruit désagréable fait par un accordeur, sur un instrument qui réclame son office.

Quelquefois même, il aurait semblé qu'un chat se promenait sur le clavier, et, de ses pattes maladroites, enfonçait quelques touches au hasard.

Naturellement, quand venait le moment des leçons, William ne savait rien de ce qu'on lui avait donné à apprendre. Il était réprimandé,

grondé ; mais que lui importait ! La plupart des grands talents n'avaient-ils pas été méconnus tout d'abord ?

Un jour, il déclara qu'il n'avait plus besoin de leçons, et pria sa mère de remercier définitivement son maître de musique.

— Pourquoi cela ? demanda Mme Ménard, tu n'aimes donc plus le piano, mon petit William ?

— Plus que jamais, au contraire ; mais ce n'est, pas une raison pour continuer à étudier avec un maître qui ne me comprend pas.

— Qui ne te comprend pas ! Qui ne comprend pas un bambin de dix ans !...

— A dix ans, dit William en se rengorgeant, Mozart en savait plus que ses maîtres.

— Mais tu n'es pas Mozart, mon pauvre garçon ! dit la mère.

— Je puis lui ressembler, répliqua l'enfant ; et, d'abord, je veux composer.

— Ah ! bah ! fit la maman ; tu n'as que cela d'ambition !

LES DEUX GATEAUX



Ah ! quel gâteau délicieux !
Qu'il est croustillant, moelleux !
Vraiment, ma joie est sans égale
Alors qu'ainsi je me régale !

Prenez ce gâteau, c'est bien bon,
Il sent la vanille et la menthe—
Moi, j'en ai souvent et vous non...
De vous l'offrir je suis contente.

— Oui, dit le petit bonhomme en s'exaltant : je sens que j'ai (et il montrait son front), une grande sonate que je pourrai vous jouer très prochainement.

— Quelle bonne surprise ! s'exclama Mme Ménard, d'un ton dont l'enfant ne saisit pas l'ironie. Il ajouta même :

— Oui, oui, tu verras ! tu verras !

— Eh bien ! écoute, proposa la maman avec un air sérieux, c'est dimanche prochain la tête de ta tante, tu pourrais profiter de l'occasion.

— C'est cela, je ne demande pas mieux ! s'écria le futur Mozart, je serai prêt.

Le dimanche donc, après le dîner de famille, on passa au salon, et chacun se prépara à savourer le régal artistique et exquis promis par le petit musicien, qui avait fait part de son projet à tous les échos d'alentour.

Il se met au piano, et, pendant un quart d'heure, ses doigts se promènent avec agilité sur les touches sonores, produisant une cacophonie épouvantable qui fait tout d'abord dresser l'oreille aux auditeurs. La tante, dont c'est la fête, est disposée à la plus grande indulgence ; mais grand-père bâille, les petites cousines rient, les cousins sifflent, Dick gémit, Minet miaule, tant la prétendue musique leur donne sur les nerfs.

Bientôt, papa se lève et se glisse sans bruit hors du salon ; maman l'imité, grand-père l'imité, tous en font autant, jusqu'à la tante elle-même. Quand William plaque l'accord final et se retourne pour recevoir les compliments de l'auditoire, il se trouve en face de fauteuils vides...

A-t-il compris ?

LE NEZ DU GÉNÉRAL SUIF

Scène Ière

LA MERE. — Ecoute, Bibi. Tu sais que ce soir nous donnons un grand dîner. Nous aurons pas mal de personnes, et notamment le général Suif, qui a eu le nez enlevé d'un coup de sabre, au Tonkin. Or, comme tu ne manquerais pas de t'écrier : " Oh ! c'nez ! " en apercevant le général, Bibi, je te prévins d'une chose : si tu dis un mot, un seul mot relativement au nez du général Suif, c'est à moi que tu auras affaire. Sous aucun prétexte, Bibi, tu ne parleras du nez du général Suif, ou tu auras une telle fessée qu'il t'en cuira.

BIBI (six ans). — Bah ! tu dis toujours la même chose, et, à la fin du compte, il ne m'en cuit jamais.

LA MERE. — Il ne t'en cuit jamais ?... Eh bien, parles-en un petit peu du nez du général Suif ; tu verras s'il ne t'en cuit pas.

BIBI. — C'est bon, c'est bon : j'en parlerai pas.

LA MERE. — C'est que je te connais. Tu es malfaisant par excellence, à ce point qu'on n'a jamais vu un enfant plus insupportable ! Tiens,

l'autre jour, quand les Gobseck sont venus dîner, est-ce que tu n'as pas inventé de te faufiler dans la salle à manger un peu avant qu'on se mette à table, et, comme il y avait des cerises pour le dessert, d'en tirer tous les noyaux avec ton doigt !

BIBI. — Tu ne me l'avais pas défendu.

LA MERE. — Défendu ! Pourrais-je supposer que tu serais assez dégoûtant pour aller enlever les noyaux des cerises ? Et il y a quinze jours, Bibi, quand le chef de bureau de ton père est venu déjeuner chez nous, te rappelles-tu ce que tu as fait ?

BIBI. — La fois que j'ai vidé le pain et que j'en ai retiré toute la mie ?

LA MERE. — Oui, et que tu as pelé les pêches. — Je m'en souviendrai de celle-là !... Des pêches superbes !... que j'avais bien payées trois sous pièce, s'il vous plaît, et artistement disposées, au beau milieu de la table, dans un compotier de cristal !... C'est très bien, nous entrons dans la salle à manger, et au lieu de mes pêches, qu'est-ce que je vois ?... des es-

èces de globes jaunâtres, qui traîneraient comme des pieds ?... (Amère.) Monsieur avait profité de ce que je ne le voyais pas pour s'en venir peler les pêches !

BIBI. — Je croyais bien faire. Je pensais que le chef de bureau allait dire : " A la bonne heure ! Il est gentil, ce petit garçon ! Il a pelé les pêches lui-même, afin d'épargner de la peine aux invités. "

LA MERE. — Tu es un petit animal, voilà tout ce que tu es. Et puis, parle un peu, Bibi, parle un peu pour voir, du nez du général Suif ! ! !

BIBI. — Quand je te dis que j'en parlerai pas.

Scène II

On est à table. Fin de repas. Nombreux convives. Le général Suif occupe la place d'honneur, près de la maîtresse de la maison. Ventre opulent, moustache puissante, rosette d'officier de la Légion d'honneur, mais absence complète de toute espèce de nez. Bibi a été très convenable ; de tout le repas, il n'a, cet enfant, soufflé mot : il s'est borné à fixer, de ses yeux intrigués et inquiets, le nez du général Suif.—On apporte le café que l'on verse. Soudain, au milieu du recueillement qui accompagne cette opération :

BIBI (d'une voix éclatante). — Mais, maman, j'ai pas en parler du nez du général Suif... puisqu'il n'en a pas.

Théâtre National Français

1440 STE-CATHERINE

Tél. Bell Est 1736

Tél. March. 526

SEMAINE DU 31 AOUT

Nouveau drame à sensation :

DANS LA COCARDE

Prix matinées : 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.

Prix soirées : 20c, 25c, 35c, 40c, 50c.

Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.



**SAVON
BABY'S OWN**

Prévient les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
35—**—n-y



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Energique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

VARIETES

X..., un de nos plus illustres gourmands, se rasait devant un de ses amis.

— Vois donc! dit-il, mes cheveux sont tout noirs et mes favoris sont déjà blancs; fais-moi le plaisir de me dire d'où cela vient.

— Mon cher, c'est sans doute que ta mâchoire a plus travaillé que ta tête!

Un homme politique qui n'a que de lointains rapports avec la propriété raconte dans un salon qu'il va faire partie d'une délégation envoyée en Angleterre.

— On récolte toujours quelque décoration dans ces occasions-là, dit-il.

— Tâchez, alors, de revenir avec l'ordre du ... Bain, riposte une voix rose.

Crétinot a assisté à une audience de la cour d'assises.

— Je vous demande un peu, explique-t-il à un ami, ce que ça peut faire aux assassins d'être condamnés aux travaux forcés à perpétuité?

— Mais il me semble que ...

Et Crétinot:

— A'lons donc, ils meurent presque tous avant d'avoir terminé leur peine!

Boireau somme chez le médecin de nuit à trois heures du matin:

— Venez vite, docteur, ma femme a été prise d'une syncope qui peut être mortelle. Il y a urgence.

Maugréant à part soi, l'homme de l'art s'habille et descend. Arrivé au bas de l'escalier, il se ravise:

— Diable! J'allais oublier mon revolver. Vous comprenez, par ces temps d'attaques nocturnes! ...

— Vous avez donc bien peur de la manquer?

Entre boursiers:
— Votre fils doit être maintenant un grand garçon?

— Je vous crois! Il perd déjà de l'argent aux courses!

Entre femmes à Paris:
— Croyez-vous, ma chère, ce couturier qui disparaît au moment de me livrer un costume? On le dit en Angleterre ...

— L'habitude de passer la manche.

Famille moderne:
Entre papas parlant de leurs enfants:
— Ma fille aînée fait sa médecine, la cadette se destine au barreau...
Mon fils a un très bel emploi dans une maison de confections pour dames.

—Boquillard est très philosophe:
— J'ai des bottes toutes trouées, dit-il. Qu'est-ce que vous voulez! L'eau entre facilement, mais elle ressort tout de suite après!

Dans le monde.
— Pourquoi la marquise porte-t-elle des robes blanches?
— C'est, sans doute, pour que ses cheveux paraissent moins blancs.

Consultation chez le docteur T.
— Docteur, je suis pris à la fin de chaque repas d'un sommeil invincible; que dois-je faire pour ne pas m'endormir à table?
—Mettez-vous au lit!

Dans une maison de santé.
—Vous voyez ce pauvre garçon. Bien navrante est son histoire. Il était marié. Sa belle-mère tombe d'un cinquième étage et se tue net. Cinq minutes après il était fou.
— De joie? ...

— C'est drôle, disait hier notre confrère X..., qui est chauve comme une bille de billard; mon frère avait une énorme quantité de cheveux et il les a conservés jusqu'à sa mort.
— Il est mort vieux?
— A sept ans!

Trouvez donc la réplique à certains mots d'enfants!
— Si je te punis, dit une maman à sa petite fille, crois-tu que ce soit pour mon plaisir?
Et l'enfant:
— Pour le plaisir de qui, alors?

Maguite, joli diabolin de quatre ans, termine sa prière du soir devant la statue de la sainte Vierge en cuivre doré.

— Regarde, lui dit sa maman, le petit Jésus est très sage; mais il ne désobéit à sa bonne mère.

— Oh! bien, moi, si j'étais en or, je serais sage aussi.

Au Bois, dans une voiture, entre deux vieilles dames.

— Comment!... vous trouvez jolie cette blonde fadasse qui vient de passer?... Vous n'avez donc pas regardé sa bouche? ...

— Il est vrai qu'elle est un peu grande, mais si joliment meublée! ...

— Eh!... qu'est-ce qui prouve qu'elle est dans se meubles? ...

M. Legneau relève de maladie. Comme il était au plus fort de la crise qu'il vient de traverser, la nouvelle arriva chez lui que la mère de sa femme alors en province venait d'y mourir subitement.

Le frère de Lagneau ayant demandé au médecin s'il ne voyait aucun inconvénient à ce que l'on prévint le malade de la mort de sa belle-mère.

— Gardez-vous en bien, s'écria le médecin, dans l'état où il se trouve, une trop grande joie pourrait le tuer!

LA CHOSE EST PROUVEE

Les affections de la gorge et des poumons seront guéries par le BAUME RHUMAL, le remède par

**VIN DES
CARMES**

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

**Annonce de
Déménagement**

Madame Marie de Marolame Julivi Mays, 240 cinquième avenue, ville de New-York, qui précédemment habitait 68 rue Mackay, Montréal, désire informer ses clients et le public, qu'elle a ouvert une suite de bureaux dans l'édifice Inglis 2381 rue Ste-Catherine, et qu'elle est de nouveau prête à recevoir personnes désireuses de profiter de son merveilleux traitement des maladies de la peau, qui par son succès provoqua tant d'intérêt le printemps dernier. Madame Marie a complètement démontré qu'elle peut faire disparaître les marques laissées par la petite vérole, les lignes profondes du visage, les rides et toutes les taches qui se manifestent sur le masque humain. On donne des références auprès de personnes qui ont été traitées à Montréal et aussi auprès de nombreux médecins de cette ville, qui ont suivi attentivement et avec intérêt les cas traités par la sus-mentionnée.

Le prix de ces traitements est établi selon l'âge et la condition de la personne se faisant soigner. Tous les traitements sont garantis.

Une autre branche du travail, c'est le massage par le vide électrique, qui sert à enlever tous les boutons, exéma, points noirs, et sert aussi à refaire les contours du visage. Ces derniers traitements ont été réduits en tant que prix, à un dollar par traitement.

Madame Marie désire, de plus, annoncer au public qu'elle a maintenant en main, une nouvelle ligne de ses merveilleuses préparations qu'elle offre au public canadien à environ moitié prix.

**ATTENTION SOIGNEUSE APPOREE AUX COMMANDES DONNEES
PAR LA POSTE. ECRIVEZ ET DEMANDEZ LA LISTE DE PRIX.**

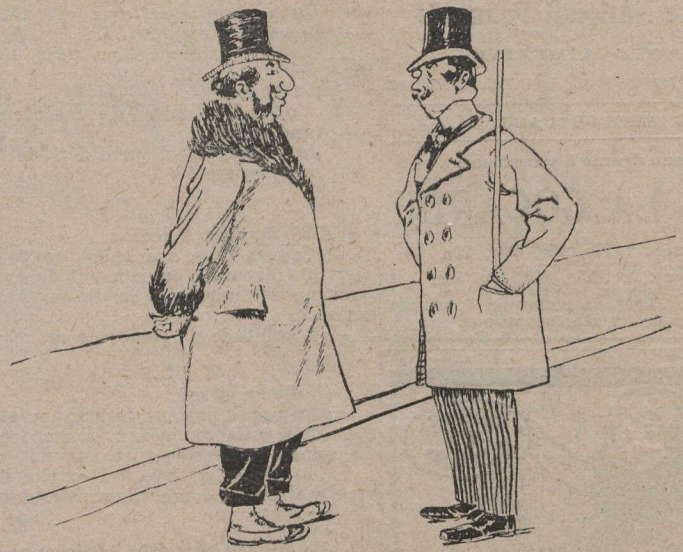
La liste suivante comprend quelques-unes de ses principales préparations.

- ELECTRICINE (pour prévenir les rides). La grosse bouteille . . . 30c
- Poudre astringente pour embellir le teint . . . \$2.00
- CREME "VELVET" (pour nourrir la peau) . . . \$1.00
- POUDRE DE MADAME MARIE, pour la figure . . . \$1.00
- MERVEILLEUSE TEINTURE TONIQUE POUR LA CHEVELURE DE MADAME MARIE, de \$1.00 à . . . \$5.00
- ONGUENT CONTRE L'ECZEMA, (guérit invariablement les boutons, l'acné, etc., etc.) . . . \$1.00
- SEL EFFERVESCENT DE MADAME MARIE . . . 50c
- POUDRE ROUGE JAPONASIE DE MADAME MARIE . . . 50c

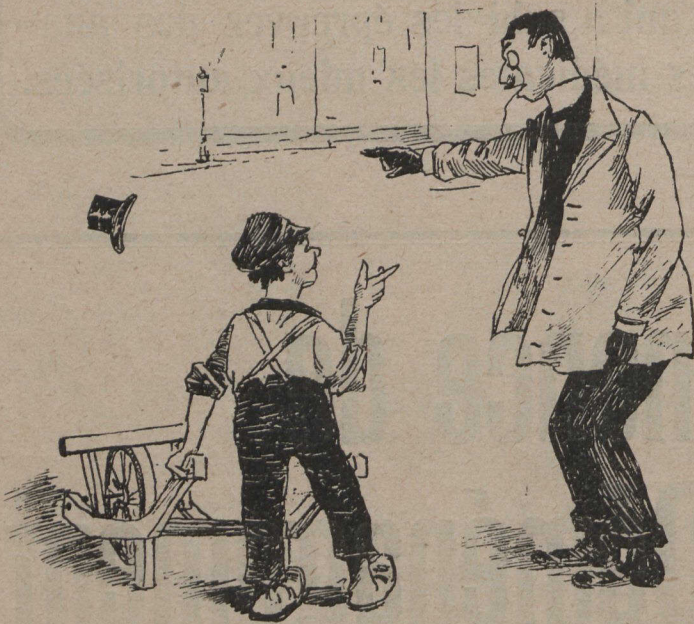
Madame Marie invite toutes les dames à venir la voir, dans ses salons, concernant les taches à la figure qui peuvent être enlevées scientifiquement et radicalement. Aucune ride due à la vieillesse ne pourra rester sur votre figure. Ces merveilleuses découvertes, offertes en vente depuis des années, ont donné des résultats sans égaux dans l'histoire de la dermatologie.



Le juge. — Vous aviez l'intention de tuer le plaignant ?
 Le prévenu. — De le voler, monsieur le président, pas de le tuer.
 Le juge. — Alors, pourquoi aviez-vous un revolver chargé sur vous ?
 Le prévenu. — Oh ! ça, vous comprenez... la nuit... on peut rencontrer des voleurs.



Premier financier. — Qu'est donc devenu votre procès avec cette canaille de X... qui vous a volé cent mille francs ?
 Second financier. — Oh ! tout est arrangé ; il a épousé ma fille.



Le monsieur. — Dis donc, gamin, cours me chercher mon chapeau.
 Le gamin. — Je vous vois venir, vous fileriez avec ma brouette !



—Ayez pitié d'un pauvre aveugle !
 —Mais vous m'avez l'air d'y voir très clair !
 —Oh ! monsieur, ce n'est pas moi qui suis aveugle, c'est mon chien !



—Quelle adorable blonde là-bas, avec ses cheveux d'or..
 —Oui, des cheveux qui ont coûté trois mille francs au bas mot.
 —Et ces dents, un écrin de perles..
 —Garanties trois ans.
 —Bref, elle est ravissante.
 —C'est-à-dire qu'elle n'est pas mal.
 —Monsieur, je ne vous permettrai pas de dénigrer, par esprit de contradiction, une personne que vous ne connaissez pas.
 —Mais je la connais mieux que vous, c'est ma belle-mère.



L'amateur. — Que c'est beau, la sculpture, vous devriez m'apprendre ça ; ce ne doit pas être difficile.
 L'artiste. — Pas du tout ; on prend un bloc de marbre et, avec un ciseau, on enlève ce qu'il y a de trop... Et c'est fini... Pas plus malin que ça.